

EXCELSIOR

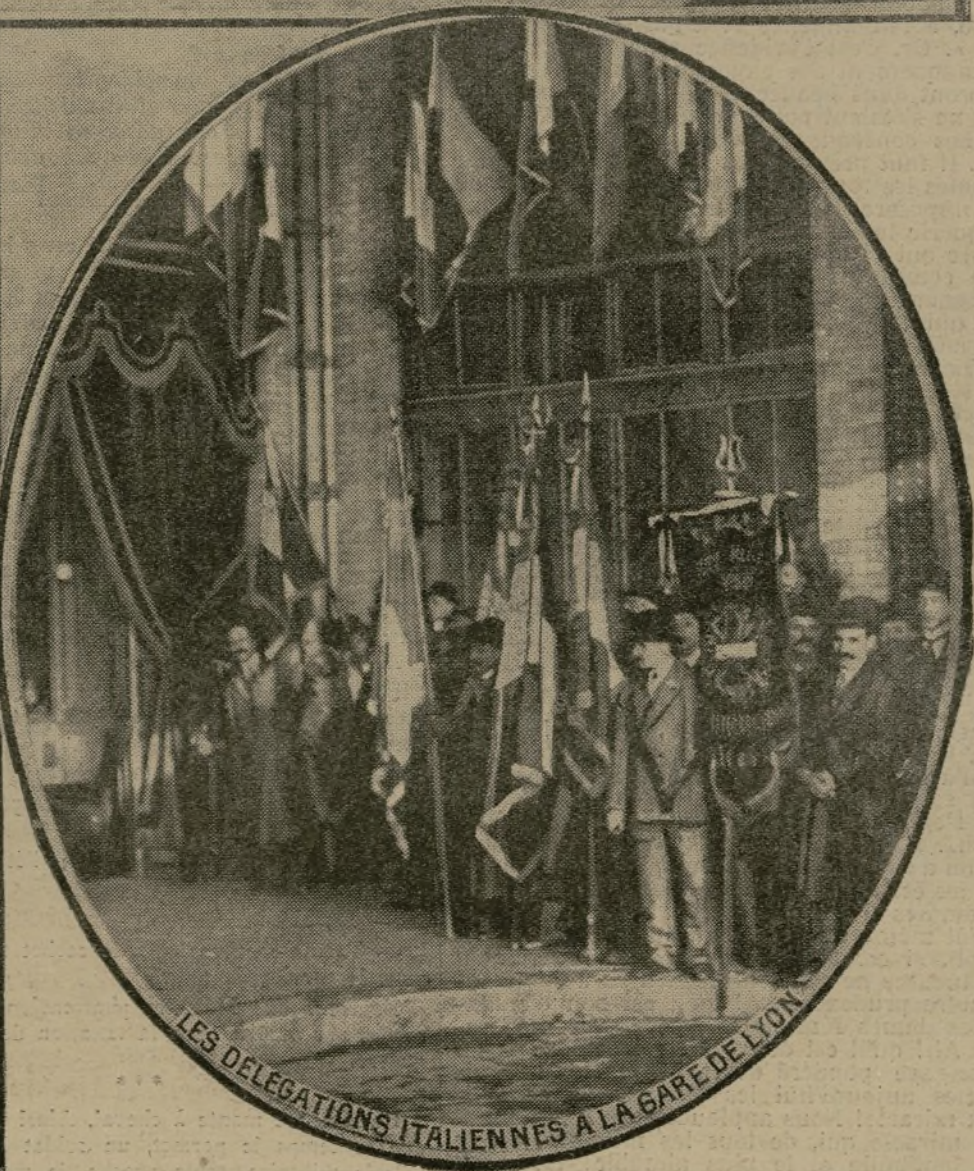
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

MM. SALANDRA ET SONNINO SONT ARRIVÉS HIER A PARIS



En dépit du temps défavorable et de l'heure un peu tardive, le peuple de Paris a voulu renouveler sur le passage des ministres italiens les manifestations enthousiastes qu'avait provoquées, il y a quelques jours, l'arrivée du prince de Serbie. On sait que, dès aujourd'hui, doit avoir lieu la première réunion de la conférence qui motive le voyage des deux éminents hommes d'Etat.

Instruisons les femmes !

Le Conseil national des Femmes françaises, présidé par Mme Jules Siegfried, vient de présenter au ministre de l'Instruction publique des vœux très énergiques qui paraissent, en outre, des vœux assez raisonnables.

Les femmes françaises du Conseil national souhaitent, demandent, réclament qu'après la guerre les jeunes filles reçoivent une instruction plus développée; elles sollicitent — et c'est déjà pour les femmes une manière d'exiger — que cet enseignement ne fasse pas seulement des jeunes filles savantes — savantes jusqu'à l'heure où, l'examen passé, le diplôme reçu, il est permis de tout oublier et de tout ignorer — mais que cet enseignement leur assure, en outre, le bénéfice durable et solide et profond d'une forte culture générale... Comme nul ne conteste chez nous le bienfait de la culture générale, comme nul ne se refuse à croire désormais que la culture générale puisse être avantageuse aux femmes elles-mêmes qui, au surplus, sont parfois bien sympathiques sans cela, voilà un vœu très sensé, et infiniment plaisant aux gens innombrables qui s'intéressent aux femmes et font de l'avenir des femmes une question personnelle.

Ce vœu est plus sage encore qu'il ne semble, car ce vœu est essentiellement réaliste. Les déléguées et dirigeantes du Conseil national constatent les faits et elles tirent simplement la leçon des faits. Elles savent que la condition des femmes sera toute transformée dans la vie française; elles veulent que les femmes s'adaptent à leur condition nouvelle; elles veulent que l'on aide les femmes à s'adapter... Et c'est une tâche très importante et très urgente, et je sens bien que personne ne balancera à l'accomplir tout de suite pour autant qu'elle dépend de la bonne volonté de chacun...

Bref, les membres du Conseil national considèrent que « dans la France de demain, où manqueront tant de bras et tant de cerveaux, il sera impérieusement nécessaire de ne fermer aucune carrière, si difficile qu'elle paraisse, à l'intelligence et à l'énergie des femmes ». Or, c'est l'évidence même que, sur le commandement des circonstances, les femmes entreront dans beaucoup de carrières où jadis elles ne s'étaient pas engagées. Le reste va de soi. Les conséquences sont normales et logiques. Il faut préparer les femmes à s'acquitter de toutes les fonctions que la vie leur offrira ou leur imposera. Il faut leur fournir les moyens d'acquérir toutes les connaissances et toute la culture qui résultent d'un enseignement secondaire complet. Il faut, bien entendu, que cet enseignement secondaire soit tel que les femmes qui l'ont reçu puissent aborder ensuite, sans effort et non sans résultat, l'enseignement supérieur, littéraire ou scientifique, de nos Universités... Dès lors, il convient que les lycées et collèges de jeunes filles organisent — à base de latin — de bonnes études secondaires. Et parce que le temps presse et parce que le Conseil national des Femmes françaises ne s'attarde point aux bagatelles de la porte et ne pratique point le pur platonisme en ses vœux réformateurs, il suggère que les jeunes filles avides de bonnes études supérieures soient immédiatement autorisées à recevoir dans les lycées de garçons l'enseignement précieux et indispensable qui n'est pas encore institué dans les lycées de filles.

Pourquoi pas ?

C'est aller un peu vite en besogne ! dites-vous. Un peu vite. Mais non pas trop vite. Et jusqu'à cette heure on est allé si lentement ! Nous sommes toujours pleins de timidité dès qu'il s'agit des femmes et même de leur éducation... Sans doute, depuis quelque quarante ans, on a beaucoup perfectionné l'éducation des femmes et on eût, du même coup, perfectionné les femmes si elles avaient eu besoin de l'être... On eût même accentué le vigoureux effort accompli, si certaines femmes particulièrement impétueuses ne s'étaient acharnées à épouvanter notre prudence. Ah ! qu'il est bon d'entendre les dames féministes parler avec modération ! Ah ! qu'il est doux de les entendre parler le langage pondéré de la persuasion ! Nous sommes aujourd'hui les témoins de ce délicieux miracle ! Nous applaudissons maintenant à ce miracle qui, de tous les miracles, est le plus inattendu et le plus aimable ! Eh quoi ! les féministes les plus virulentes parlent désormais comme de charmantes femmes ! Je devine que nous n'allons plus nous lasser de les écouter !

J. Ernest-Charles.

Ce que l'on dit

En attendant...

... C'est un de nos plus éminents philologues, un savant de premier ordre, doublé, à la manière française, de l'écrivain le plus délicat : une de ses œuvres a fait et fait encore les délices de tous les lettrés, et même des femmes : tandis que les autres, dont la méthode est rigoureuse, faisaient autorité, avant la guerre, même chez les pédants d'Allemagne.

De cette autorité qui s'imposait à nos ennemis, il a su se servir en bon Français. Nul n'a plus contribué à confondre les 93 intellectuels allemands, dont le manifeste a détruit à jamais, aux yeux de l'univers entier, la réputation de probité critique des savants d'Allemagne. Et lui, au contraire, dans d'admirables brochures de propagande où il étalait les indiscutables preuves de la barbarie germanique, a fait montre de la méthode la plus exacte, de la science la plus serrée dans l'administration des preuves, ne laissant rien au doute et rien à l'hypothèse, traitant ces lettres de soldats allemands, pour eux si terriblement accusatrices, avec l'impartialité qu'il eût mise à critiquer un texte du douzième siècle.

Du coup les « intellectuels » allemands furent secoués. La riposte était irrésistible. Elle venait d'un homme qui les avait déjà battus sur d'autres terrains, qu'ils avaient appris à respecter. Ils essayèrent vainement une faible réplique, une discussion puérile, puis se turent : ils étaient vaincus. Les neutres, qui avaient assisté à ce duel, furent persuadés. Ils le dirent et l'écrivirent. Ainsi nul, parmi nos savants, n'avait fait plus courageusement œuvre utile.

L'autre jour je le rencontre. J'essaie de lui exprimer toute ma sincère admiration. Il réplique doucement, avec un air d'intense conviction :

— Ne parlez pas de cela ! La seule bonne chose que j'aie jamais faite, c'est il y a vingt et un ans !

— Et quoi donc ?

— J'étais alors un soldat !

Il se trompe, il a continué d'être un soldat, et des meilleurs. Mais, dans sa magnifique modestie, le mot n'est-il pas émouvant ?

Pierre Mille.

La scène se passe à Lyon. Il est 9 heures du soir. Un poilu, qui semble souffrir, se traîne dans la rue de la R... Un de nos amis l'aborde et l'interroge.

— Ce n'est qu'une atroce migraine. Si je trouvais un pharmacien je prendrais un cachet et je serais soulagé.

Hélas ! tous les potards sont fermés ; mais un passant renseigné : il y a... assez loin... un service de nuit qui doit fonctionner.

Notre ami entraîne le troupier et l'on arrive devant une boutique fermée, elle aussi, mais sur la porte de laquelle se balance un écriteau :

Le pharmacien est au café en face.

En effet, le pharmacien, un tout jeune homme, un étudiant, est fort occupé à faire une manille :

— Vous me dérangez pour une migraine ! s'écrie-t-il très en colère. Vous devriez savoir que le service de nuit ne fonctionne que pour les cas graves !

— Mais il n'est que neuf heures !

— Enfin, je veux bien me déranger... mais c'est exceptionnellement.

On entre dans la boutique ; l'étudiant potard donne le cachet.

— Combien ?

— Trente centimes pour le cachet et deux francs pour le service de nuit.

Espérons que MM. les pharmaciens de Lyon ne seront pas oubliés dans la taxation des bénéfices de guerre.

Ce ministre monte à cheval. Ainsi le matin, lorsque le temps le permet, un soldat lui amène, de l'Ecole militaire, toute proche, la monture sur laquelle il va faire son petit tour de bois.

Toutefois, comme M. le ministre n'a rien d'un centaure, le cheval s'en aperçoit quelquefois, au grand dommage de ses rotules, tel celui qui, l'autre

jour, rentra lamentablement couronné de la promenade.

Prenez quelques leçons, Excellence, si c'est nécessaire. Mais, de grâce, ménagez notre cavalerie ! Elle nous revient assez cher. Rappelez-vous plutôt le discours de M. Simyan.

Un très haut personnage de la République faisait récemment une tournée sur le front... Il voulait goûter à la popote des cuistots, et on lui promit — attention flatteuse — « un poulet à la Marengo ».

Il s'agissait de l'appréter... Mais tandis que l'huile classique grésillait et que les membres du poulet glorieux commençaient à se dorer, une marmite boche éclata, qui fit rejaillir une trombe de terre sur la casserole du cuistot... Celui-ci redemanda, stoïque, un poulet, de l'ail, de l'huile, et se remit à l'œuvre... Hélas ! les marmites boches veillaient ! Il dut recommencer trois fois...

A la fin, le haut personnage, hôte de nos poilus, qui ne pensait plus du tout à son déjeuner, vit arriver, par un boyau souterrain, notre cuistot, la mine épanouie...

— Voilà le poulet !

— Le poulet à la Marengo, mon ami ?

— Pour ça non, monsieur le président ! Il a été bien trop long à préparer ! C'est un poulet à la Verdun ! Mais il sera bon tout de même ! Les victoires chèrement achetées valent bien les batailles gagnées tout d'un coup !...

De fait, le poulet, gaillardement arrosé de vin blanc, répandait un parfum prometteur...

Gageons qu'il est un palais de Paris où l'on en mangera quelquefois, et que le « poulet à la Verdun » figurera désormais sur les luxueux menus des diners officiels ?

Il l'a bien mérité !

Avec de vieux dés d'argent, des bijoux usagés ou cassés et différents petits objets d'argent et d'or qu'elle a reçus en don, une grande dame anglaise, lady Maud Wilbraham, vient de réunir la coquette somme de deux mille livres sterling.

Cela lui a permis d'acheter trois ambulances et une automobile avec appareil de désinfection. Tout ce matériel a été remis aux troupes anglaises et alliées qui opèrent en Mésopotamie.

Mais voici que le service médical installé là-bas ne se tient pas pour satisfait. Il demande maintenant un canot automobile, dont le moteur ultra-moderne ronflera, sans doute, étrangement au long des rives bibliques de l'Euphrate.

Lady Maud s'est donc mise de nouveau à la recherche des dés d'argent. Huit cents livres sont nécessaires pour l'achat du canot qui sera nommé, comme il convient, le *Dé-d'Argent* n° 5. Il ne pourra contenir que neuf civils ; mais sa vitesse le rendra tout aussi utile qu'un navire plus grand, peut-être, mais aussi beaucoup plus lent.

La grande dame anglaise a la certitude d'arriver à un bon et prompt résultat. Et cela prouve que des millions de minidettes anglaises n'hésiteront pas à jeter, d'un doigt léger, leur fin et charmant outil pardessus la Tamise.

Vraiment, les acclamations qui ont accueilli le noble prince de Serbie, comme dirait Shakespeare s'il vivait encore, n'étaient point de chiqué, comme diraient à leur tour les gens de sport. Et notre protocole n'eut point à user du stratagème que dut employer la municipalité viennoise lors du dernier voyage de Guillaume II dans la capitale autrichienne.

L'enthousiasme n'y était pas débordant. Et l'on avait remplacé la foule par l'ensemble des soldats qui restaient et qui faisaient la haie. On supposait le peuple derrière... Et, malgré le beau temps, la voiture était fermée.

Pourtant, Guillaume II entendait la rumeur d'acclamation des Viennois. Il l'entendait fort bien, et de fort près, parce que, dans la caisse des laquais, juste derrière les oreilles impériales, étaient dissimulés... deux phonographes criant à perdre leurs rouleaux : *Es lebe der Kaiser* !

Quand le truc fut dévoilé à celui-ci, l'empereur n'eut qu'un mot :

— Kolossal !

Et il fit interdire les phonographes de l'empire.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

“Ces messieurs”

C'est parce qu'ils étaient au feu où les caractères se dévoilent et où les bouches ne mentent pas, que j'ai choisi ceux-ci, parmi les reîtres que l'on prend à la tranchée d'en face.

Que l'on ne vienne pas crier à l'exception, en avançant que l'officier de la Kultur se distingue par une sentimentalité particulière, car l'esprit qu'il manifeste lorsqu'il se croit le plus fort n'a rien de commun avec l'obséquiosité de son attitude de prisonnier quand il défile avec ses hommes aux faces apeurées.

C'est à ce moment qu'il faut les voir; l'un se raidit, hautain, en face des troupiers qui le haïssent parce qu'il les a traités comme des gueux; et les autres baissent la tête, inquiets et désespérés. Heurtés par des bousculades effarées, ramassés en troupeau pitoyable dont les éléments zigzaguent et titubent, les hommes suivent... Ils ne savent rien en dehors du fait « qu'on va les fusiller », parce que les officiers le leur ont dit et qu'ils écoutent ces messieurs d'une essence supérieure à la leur...

Ils doivent aller à l'abattoir, eux, les pauvres bêtes à canon et à tuerie.

Puis, l'espérance renaît dans leurs cœurs; ils ont tendu les mains, levé les bras, montré, pour apitoyer, la photographie des vieux, de la femme ou des petits, et ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient pas besoin d'user de ces platitudes pour être traités en soldats par les soldats de notre ligne. Ils partent ensuite vers les camps où ils revivent, stupéfaits de n'avoir pas été martyrisés ou pendus comme des bandits de grand chemin, et leur esprit peu à peu change, au point que beaucoup pleurent de honte et de dégoût parce qu'ils redevennent, lentement, des hommes.

Ils voient que la France est toujours la France et une formidable haine, qu'ils expriment par la parole ou bien par l'acte, grandit alors pour « ces messieurs » qui ont troublé leur âme comme ils troublent leur sang-froid et leur dignité, quand ils les saoulent, aux attaques dans les plaines russes ou sur les pentes de Mesnil.

Mais ceux-là ne sont rien que la troupe sur qui on tape à coups de bottes : la racaille; quand ils passent, nos baïonnettes s'abaissent, tandis que, si l'honneur et l'humanité ne se dressaient pas en face de nos consciences, elles se relèveraient devant beaucoup de tes officiers. Ô Deutschland; car ils sont de chez toi, ceux que je prends au hasard des rencontres et des engagements... Regarde : ceci est la tranchée est du Bois Trapèze; elle est prise; seize Saxons sont là avec un officier aux gestes lents, aux mains soignées; il est droit comme une lame, ce très-fin; nos hommes sont en face, grenades prêtes; tes seize refusent de se battre; puis, écoute ce que dit ce très-fin, ce très-droit, quand on l'entoure... écoute bien :

— Bravo, bons camarades français, nous aurons cette fois le plaisir de faire notre entrée à Paris.

En voici un qui appartient à tes tout jeunes; il vient d'être pris avec sa section et arrive jusqu'aux deuxième lignes où on l'arrête en face d'un vieux capitaine à l'uniforme gluant de la boue des Hurlus.

Fou de cette joie qui l'étrangle de ne plus être dans la mêlée, il « applaudit » ceux qui vont vers elle, puis, fébrilement, affolé peut-être par l'idée qu'on va l'assassiner, il tend des cigares, son casque au très vieux qui le toise et lui tourne le dos, suprêmement dédaigneux; alors, ce Saxon se redresse, joint les talons, salue raide de respect, et s'en va, honteux comme un valet que l'on méprise...

Et puis, il y a ce drame des « Tranchées Grises ». Dix Français pénètrent dans un boyau; ils sont partis une trentaine; la différence gît à travers les réseaux; en franchissant un parapet, le sous-lieutenant commandant saute en face d'un officier allemand qui, surpris, annonce qu'il se rend. Le nôtre abaisse son revolver, mais l'autre, avec une dextérité d'escamoteur, ajuste le sien et fracasse l'épaule du fantassin crédule.

Un adjudant français clôt la scène par une balle dans la tête de l'officier félon.

C'est odieux?

Oui, c'est odieux; mais c'est ton âme, ça, pays de l'über Alles; c'est l'âme de ta Kultur aux gaz qui tuent jusqu'aux gosses de nos écoles et aux zeppelins qui crèvent les femmes et les vieux; c'est ton âme cruelle, c'est ton âme servile, et elle est, à mon sens, tout entière exprimée dans les gestes de ces trois que je cloue au pilori pour qu'à l'arrière on se souvienne et que rien n'y germe qui soit de la pitié ou de l'oubli.

Jean-Renaud.

LA BATAILLE DE VERDUN

L'attaque du saillant de Malancourt

Le violent bombardement que l'ennemi vient de faire subir à nos positions de Malancourt ainsi qu'à celles de la cote 304 et du village d'Esnes qui les soutiennent en arrière et couvrent le Mort-Homme, indique son intention d'étendre de ce côté les petits avantages de terrain qu'il a obtenus le 20 mars, au bois de Malancourt, et le 22, sur la pente occidentale de la butte d'Haucourt.

La manœuvre est tout indiquée; on peut s'étonner seulement qu'elle soit si tardive. Les Allemands ont essayé de rejeter la faute sur les intempéries. Excuse misérable, d'autant que certaines des récentes journées, notamment celle de samedi, ont été radieuses à Verdun.

On peut escompter un effet de surprise, quand les positions de défense se trouvent brusquement découvertes par la chute de leurs lignes avancées. Effet bien aléatoire, d'ailleurs, si l'adversaire sait son métier, dont le premier principe est de ne rien laisser au hasard, de prévoir jusqu'à l'imprévu, et d'avoir réponse à tout.

Quoi qu'il en soit, après trois jours écoulés on peut être assuré de trouver les positions non seulement en bon état de défense, mais renforcées jusqu'à la limite du possible. Ce qui ne signifie pas, d'ailleurs, que les villages de Malancourt et de Béthincourt doivent être considérés comme imprenables. Comme ils se trouvent à l'extrémité d'un saillant prononcé, ils sont à peu près aussi exposés que l'était le village de Forges dans les premiers jours de mars. Un commandement timide évacue de lui-même de telles positions; un commandement énergique s'y maintient jusqu'à l'attaque, et si elle réussit, les défend pied à pied, de manière à faire payer chèrement à l'ennemi un avantage sans conséquence.

Le seul inconvénient d'une progression des Allemands sur la rive gauche de la Meuse pourrait être une menace contre nos voies de communication. Mais, à ce sujet, un journal de Berlin, le *Lokal Anzeiger*, a pris soin de pré-

munir ses lecteurs contre toute illusion. « Avocourt, écrit-il, est séparé de la voie ferrée de Châlons à Verdun par sept kilomètres de collines boisées. » Or, Avocourt est situé à la base du saillant que l'ennemi voudrait faire tomber.

On conçoit que nous ne fassions suivre cet aveu significatif d'aucun commentaire. Toutefois, ils nous sera permis d'ajouter, qu'à l'heure actuelle, nos communications avec Verdun, de quelque nature qu'elles soient, se trouvent beaucoup mieux assurées encore que ne le croit ou le dit le journal en question.

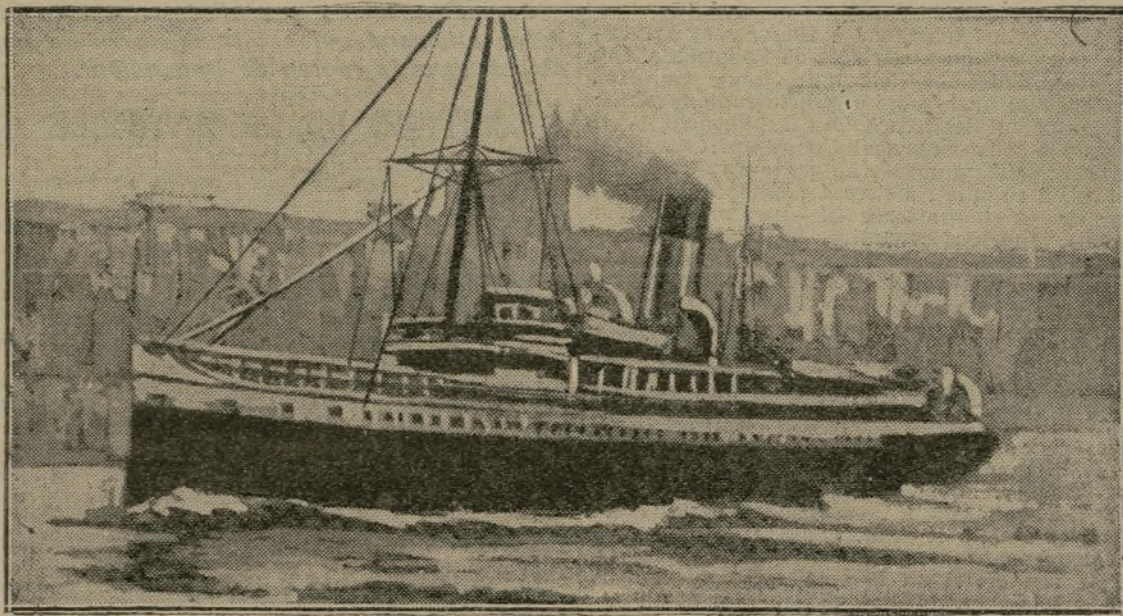
Jean Villars.



Un chien, que ses maîtres ont oublié, tandis qu'ils s'éloignent de la ville bombardée, attend avec une vaine obstination devant la porte qui ne s'ouvre pas.

Le torpillage du “Sussex”

Par ses nouveaux actes de piraterie, l'Allemagne achève de se discréditer aux États-Unis.



LE PAQUEBOT « SUSSEX »

On n'était pas certain au premier moment, qu'il y eût des Américains à bord du paquebot-courrier *Sussex*, traitreusement torpillé par les Allemands. Les renseignements les plus précis ne laissent aucun doute; deux des quinze ou dix-huit Américains embarqués à bord ont été blessés, dont un grièvement; bien plus, d'après la déclaration d'une passagère américaine, miss Hale, qui a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables, M. Baldwin et sa fille, Américains de Pennsylvanie, ont péri. A bord du vapeur canadien *Englishman*, coulé par les Allemands vendredi dernier, se trouvaient également plusieurs Américains; quatre croit-on.

Le ministre des Affaires étrangères de Washington s'est ému de ces nouveaux crimes; il a demandé par télégramme des rapports aux agents diplomatiques des États-Unis; nous croyons savoir que déjà le consul général de Londres lui a envoyé des détails sur le cas de l'*Englishman*.

L'extraordinaire brutalité des Allemands achèvera de détacher d'eux une opinion publique déjà mise en défiance. Le comte Bernstorff ne se maintient à Washington que par des prodiges de souplesse, en affectant une bonhomie personnelle qui n'hésite pas à critiquer son propre gouvernement. Nous l'imaginons volontiers se précipitant à la « Maison-Blanche »

Ayuntamiento de Madrid

pour y crier très haut, une fois de plus, que décidément ses compatriotes sont fous!
Mais les Américains finiront par juger en bloc tous les compères; c'est ce jugement, lentement mûri, des nations restées neutres, qui sera, au lendemain de la guerre, l'un des châtiements les plus efficaces de la barbarie et de l'orgueil allemands.

Louis Bacqué.

Il n'y eut aucun avertissement

Indiscutablement, il faut qualifier ce torpillage : « crime » et non « acte de guerre ».

Les témoins sont unanimes, en effet, à déclarer que l'état de la mer permettait au sous-marin allemand d'avertir le paquebot, sans courir, du fait de cet avertissement, aucun danger.

Cet avertissement n'a cependant pas été donné, sous aucune forme.

Le sous-marin allemand a donc — volontairement — cherché à donner la mort aux passagers en évitant tout ce qui pouvait contribuer à faciliter leur sauvetage.

Ainsi que nous le laissons pressentir, les victimes sont nombreuses. Une trentaine de personnes ont été tuées par l'explosion. Une dizaine de passagers se sont noyés, s'étant jetés à la mer, pris de panique, sans attendre l'organisation des secours. Encore est-ce miracle que les pertes n'aient pas été plus nombreuses...

Il y avait exactement à bord 386 passagers et 50 hommes d'équipage. A l'heure où nous mettons sous presse, on comptait, sans que ces chiffres soient définitifs, 250 personnes mises à terre à Boulogne et 70 (dont une douzaine de blessés) amenées à Douvres par un destroyer anglais.

Le sous-marin employa la ruse

Le comte de B..., officier de l'armée belge, qui se trouvait à bord du *Sussex*, fait à ce sujet une déclaration accablante pour l'honneur allemand.

Les actes d'héroïsme

On sait que c'est un chalutier français qui arriva le premier pour porter aide aux naufragés; un destroyer anglais suivit de près. De Folkestone, d'ailleurs, on avait fait toute diligence pour envoyer des secours.

Nous avons téléphoné à Douvres et à Newhaven, a déclaré un garde-côte de Folkestone. Des contre-torpilleurs ont filé à toute vitesse pour porter secours au *Sussex*. Le radiotélégramme disait: « Sérieusement troué, coulons rapidement. » Il était trop décousu pour qu'on ne comprit pas qu'il était arrivé quelque chose de grave au *Sussex*.

Il faut, à ce sujet, mettre à l'honneur cet opérateur de télégraphie sans fil — encore un nom que nous voudrions connaître — qui, sur le *Sussex* en perdition, répara ses appareils endommagés, en établissant d'autres « de fortune » et réussit à signaler le sinistre.

Tandis que certains passagers, affolés, perdaient toute présence d'esprit, certains autres, tout naturellement, s'efforçaient d'enrayer la panique commençante et d'aider à la mise à l'eau des canots de sauvetage.

Les témoins sont tous d'accord à ce sujet pour citer l'héroïque conduite d'un jeune officier anglais — dont le nom n'est pas encore connu — qui, après avoir aidé à l'embarquement des femmes, eu ce simple et grand courage de descendre dans l'entrepont — déjà envahi par les eaux — et d'en rapporter un homme qui, grièvement blessé aux jambes, appelait désespérément au secours.

Même accord de tous les passagers, enfin, pour rendre hommage à l'habileté et au dévouement du commandant du *Sussex* — le capitaine Moussel — qui, grâce à une manœuvre, faite à la minute où il apercevait le sillage de la torpille, évita que son navire ne fût atteint par le milieu, ce qui, vraisemblablement, eût entraîné sa perte immédiate.

Le général Lyautey à Rabat

RABAT. — Le général Lyautey, résident général, est arrivé à Rabat.

Il a été reçu, à l'entrée de la ville, par M. de Saint-Aulaire, délégué général de la résidence, les membres du maghzen chérifien et les notabilités civiles et militaires.

La population l'a chaleureusement accueilli.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 26 Mars (602^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, bombardement très violent au cours de la nuit des secteurs Malancourt-Esnes-cote 304, sans actions d'infanterie.

A l'est de la Meuse, nuit relativement calme.

Quelque activité d'artillerie en Woëvre.

Au bois Le Prêtre, deux coups de main dirigés par l'ennemi sur nos tranchées de la Croix des Carmes ont été repoussés par notre fusillade. L'ennemi a dû se retirer, laissant quelques morts sur le terrain.

Dans les Vosges, nous avons canonné des convois de ravitaillement à Wattwiller.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, concentrations de feux sur les nœuds de communication en arrière du front ennemi. Nous avons bombardé des convois de ravitaillement au nord d'Apremont.

A l'ouest de la Meuse, bombardement violent entre le village et le bois de Malancourt et sur nos positions de deuxième ligne. Aucune action d'infanterie. A l'est de la Meuse et en Woëvre, canonnade intermittente.

Notre artillerie s'est montrée très active sur tout l'ensemble du front, notamment dans la région de Grimaucourt, où un tir de nos batteries a provoqué plusieurs explosions et dans la région de Harville où nous avons dispersé un important convoi.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, un tir de nos canons de tranchées dirigé sur des abris allemands a déterminé l'explosion d'un dépôt de grenades. Bombardement de la gare de Vigneulles-les-Hattonchatel par nos pièces à longue portée.

Dans les Vosges, activité de notre artillerie sur les organisations allemandes de la vallée de la Fecht.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 25 au 26 mars, deux de nos avions ont lancé seize obus de gros calibre sur les bivouacs ennemis à Nantillois et à Montfaucon.

Ce matin, un de nos pilotes a abattu un avion allemand qui est tombé près de nos lignes, dans la région de Douaumont.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Assez mal inspirée, la *Gazette de Francfort* constate que, chez les Français, « l'esprit d'attaque et la ténacité de la défense sont poussés à la dernière limite du possible ». Elle ajoute que « l'heure est passée des surprises tactiques », et mélancoliquement confuse : « Il faut maintenant se limiter à de toutes petites surprises. Ce n'est plus la rapidité qui est nécessaire, mais une bonne préparation. »

Ces lignes prendront toute leur importance si l'on se souvient que l'Allemagne — il n'y a pas encore longtemps — proclamait que l'offensive contre Verdun était destinée à frapper la France « au cœur », et se hasardait à affirmer qu'il s'agissait d'une « offensive surprenante parce que brusquée... »

De l'offensive brusquée à la « bonne préparation », il y a loin !

Ce malaise de la population allemande, énervée de la disparition des communiqués triomphants des premiers jours de l'offensive, ne se devine-t-il pas, aussi bien, dans ces lignes de la *Gazette de Cologne* :

Le mot d'ordre reste pour nous : tenir jusqu'au bout, quand même les désagréments du temps de guerre devraient se faire sentir à l'intérieur plus que par le passé. Nous savons que ces souffrances sont peu de chose comparées à ce que nos fils et nos frères ont supporté et supporteront encore dans les tranchées. Nous savons que nous nous rendons dignes de leurs actes d'héroïsme seulement si nous prenons exemple sur eux et si nous nous acquittons de nos devoirs avec la même endurance et le même dévouement.

« Tenir », c'est en effet ce à quoi l'Allemagne semble désormais vouloir s'appliquer. Mais tandis que les alliés font entrer dans ce mot tous leurs espoirs : « tenir », pour l'Allemagne, c'est, seulement, éviter, le plus longtemps possible, d'avouer son épuisement.

Paris reçoit avec enthousiasme les ministres italiens

Le peuple de Paris qui peut profiter des loisirs du dimanche était hier en foule à la gare de Lyon. Les ministres italiens qui, avec le général Cadorna doivent assister aujourd'hui à la conférence des Alliés, ont donc été accueillis par les acclamations d'une foule libre que le service d'ordre sur bien des points eut quelque peine à contenir.

Avant de quitter l'Italie, MM. Salandra et Sonnino ont été reçus par le roi au grand quartier général. Avant-hier soir, salués par le général Porro, par les autorités civiles et militaires, ils prenaient le train spécial de Modane, accompagnés par le général Dal'Olivo, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, et par M. di Martino, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

MM. le comte Aldrovandi, chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères; Datri et Bacolla, secrétaires particuliers de M. Salandra; de Morsier, secrétaire particulier de M. Sonnino; le capitaine Cognono, le capitaine Canda; M. Degrossi, chancelier au ministère des Affaires étrangères; le sous-lieutenant Salandra, fils du président du Conseil, étaient également avec les deux ministres.

En gare de Chambéry, où le train arrivait hier matin, à 8 h. 25, les ministres furent salués par le préfet de la Savoie, le général Baugillet, le consul général d'Italie et le maire de Chambéry.

Un peloton de hussards rendait les honneurs. Au nom du gouvernement, le préfet souhaita la bienvenue aux hommes d'Etat et fit les présentations d'usage.

M. Salandra répondit qu'il était heureux de se rencontrer avec les représentants de cette Savoie, qui fut le berceau des rois d'Italie et d'exprimer à la France l'assurance des sympathies du peuple italien.

L'arrêt en gare de Chambéry ne dura que quelques minutes, pendant lesquelles éclatèrent d'enthousiastes acclamations.

Leur arrivée à Paris

Partout où le public pouvait avoir accès, la foule se pressait. Sur le quai, où ne pénétraient que de rares privilégiés, on remarquait, parmi les premiers arrivants : le général Cadorna; MM. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; M. Viviani, ministre de la Justice; le général Roques, ministre de la Guerre; M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions; M. Mithouard, président du Conseil municipal de Paris, etc.

M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, était également présent avec le personnel de l'ambassade, les délégués de la Ligue franco-italienne avec leur président, M. G. Rivet, sénateur, et son président d'honneur, M. Beauquier, ancien député.

A cinq heures, avec deux minutes de retard sur l'horaire, le train entra en gare et les premiers cris de bienvenue s'élevaient.

M. Salandra, président du Conseil, ministre de l'Intérieur d'Italie, était le premier sur le quai, suivi de M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères. C'est M. Aristide Briand, qui prononga les premiers mots de bienvenue avant les paroles qui furent échangées lorsque le cortège eut pris place dans le salon de réception, décoré de tapisseries et de fleurs.

En quittant la gare, les automobiles furent entourées d'une foule qui, jusque-là, avait manifesté de loin sa sympathie...

Le cortège, aussitôt dégagé, se dirigea à vive allure vers l'Hôtel Bristol, où descendent les ministres italiens.

Devant l'hôtel, la foule grossit de minute en minute. Les curieux savent qu'ils ont là une occasion de voir deux fois les nouveaux hôtes de Paris. Ceux-ci, en effet, peu après leur arrivée, sortent pour aller rendre, à l'Elysée, une visite au président de la République.

Dans la soirée, les ministres italiens assistaient au dîner intime qui leur était offert par M. Briand. et au cours duquel ont été échangés les toasts qu'on trouvera en « dernière heure ».

Le programme de leur séjour

C'est ce matin, à 9 heures, qu'aura lieu la première séance de la conférence à laquelle prendront part M. Tittoni, le général Cadorna et le général Dal'Olivo. C'est dans la salle même, où furent tenues les séances de la conférence de Paris en 1856, que les signataires du pacte de Londres se retrouveront tous ensemble, pour la première fois.

Le déjeuner sera servi au quai d'Orsay même. Demain mardi, les délégués de l'Italie seront reçus à déjeuner par le président de la République. L'après-midi, ils assisteront à la réception organisée en leur honneur à l'Hôtel de Ville. Le soir, un grand dîner leur sera offert à l'ambassade d'Italie.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

DERNIÈRE HEURE

Une nouvelle et éclatante affirmation de la solidarité des Alliés

**La soirée au quai d'Orsay -- Les toasts de MM. Briand et Salandra
L'arrivée de MM. Asquith et Edward Grey.**

Le président du Conseil a offert, hier soir, un dîner en l'honneur des membres du gouvernement italien : MM. Salandra, président du Conseil ; le baron Sydney Sonnino, ministre des Affaires étrangères ; le général Dall'Olio, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, et du général Cadorna.

Assistaient au dîner : l'ambassadeur d'Italie, M. di Martino, secrétaire général du ministère royal des Affaires étrangères ; le comte Aldrovandi, MM. Bardassare, Datri, Bacolla, de Morsier, les capitaines Cigogna et Canda, le lieutenant Salandra et le personnel de l'ambassade. Etaient également invités les présidents du Sénat et de la Chambre, les ministres et sous-secrétaires d'Etat, les anciens ministres des Affaires étrangères et le haut personnel du ministère.

A la fin du dîner, M. Briand a porté le toast suivant :

Monsieur le président,

Il y a quelques instants, Paris vous donnait le salut grave et cordial de toute la France et vous avez pu sentir comment son cœur battait à voir passer par ses rues ceux qui nous apportent le cœur de la noble cité romaine et l'écho des grandes voix populaires par où s'est une fois de plus réveillée l'Italie.

Au nom du gouvernement de la République, je souhaite la bienvenue aux hôtes illustres dont la présence nous est un si précieux gage d'amitié.

Il y a peu de semaines, à Rome, nous avons vécu d'inoubliables journées. Dans la ville où les siècles ont accumulé tant de gloires, comme sur la terre reconquise où s'affirme la ténacité valeureuse des descendants de vos antiques légions, nous avons compris comment s'était renouvelée l'âme ancienne, l'âme héroïque de la race privilégiée entre toutes.

Nous avons vu avec quelle foi dans ses immortelles destinées l'Italie, terre d'action et de rêve, ardente et réfléchie, en même temps qu'elle poursuit sa dernière guerre d'affranchissement national, participe à la lutte gigantesque qui doit assurer le triomphe de la vraie civilisation dans la dignité et la liberté des peuples.

L'Italie est entrée dans la guerre, alors que la grandeur tragique des sacrifices qu'elle impose apparaissait déjà comme sans exemple dans le passé. C'est librement, en pleine conscience de son acte, qu'elle s'est offerte à payer à la cause du droit et de la justice son tribut de nobles souffrances. Un tel geste qui la grandit encore, s'il est possible, devant l'histoire, lui vaut notre fraternelle gratitude.

Tandis que sur tous les points de l'immense front de guerre où sous des drapeaux divers, nos innombrables soldats ne sont qu'un seul peuple en armes, se livre la bataille acharnée, tandis que le plus redoutable des ennemis cherche, en des attaques furieuses, à saisir cette victoire décisive qui toujours a fui ses drapeaux, et qu'en ce moment même écarte d'eux, une fois de plus, l'héroïsme de nos armées, vous êtes venu, comme nous naguère à Rome, donner au monde une nouvelle preuve de la solidarité de pensée qui, dans tous les domaines, préside à l'action des Alliés.

Qu'il s'agisse de la conduite de nos entreprises militaires ou navales ou de la lutte économique contre l'ennemi commun, votre présence ici témoigne hautement que tous nos efforts, si diversifiés et si complexes qu'ils doivent être, obéissent à une impulsion concertée.

Dans la poursuite intensive de la guerre, l'unité de vues, de but, d'action est la condition même du succès ; elle est le fondement le plus solide de notre résolution de vaincre et de notre inébranlable confiance dans le triomphe de notre cause.

Je lève mon verre en l'honneur de Leurs Majestés le Roi et la Reine d'Italie, de Sa Majesté la Reine Mère et des membres de la famille royale.

Je prie Votre Excellence de trouver ici pour Elle et pour les membres du gouvernement royal, l'expression des vœux que la France entière forme pour la grandeur de l'Italie et pour la gloire de ses armes.

M. Salandra a répondu par le toast suivant :

Monsieur le président,

Venant comme représentant de l'Italie porter à la France, à son peuple si noblement calme, fier et résolu, à son armée si vaillante et si héroïque l'expression de notre solidarité, de notre fraternité et de notre admiration, je trouve dans cette

merveilleuse ville de Paris le même accueil chaleureux et enthousiaste qui vous a accompagné pendant votre séjour dans l'éternelle Rome. Mon âme a, partant, éprouvé successivement les mêmes impressions et émotions qui ont fait jadis vibrer la vôtre, et les sentiments que vous venez d'exprimer avec autant d'ardeur et d'éloquence sont les miens. Ils trouveront, soyez-en sûr, dans la nation italienne tout entière la correspondance la plus parfaite et l'écho le plus sympathique. Les traditions, les principes, les aspirations des deux peuples les appelaient à défendre ensemble la cause de la justice, du droit, du respect des petits Etats, de la rédemption des nationalités opprimées ; à cette cause nous resterons fidèles et la signature de la paix devra consacrer le triomphe.

La confiance dans ce triomphe a été toujours inébranlable en nous. Elle trouve déjà dans les derniers heureux événements, et elle trouvera davantage dans ceux que prépare l'union de tous les Alliés, solennellement affirmée par leur présence à Paris, la plus éclatante confirmation.

Reconnaissant au gouvernement de la République, c'est avec ses sentiments que je lève mon verre en l'honneur du président de la République, de la noble et généreuse nation française et de sa glorieuse armée.

L'arrivée des ministres anglais

La délégation du gouvernement de Grande-Bretagne à la conférence des Alliés, composée de MM. Asquith, premier ministre ; sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, et Lloyd George, ministre des Munitions, accompagnés de sir William Robertson, chef de l'état-major ; des lieutenants-colonels Fitz-Gerald et sir M. Hankey du major Lucas et de M. O'Beirne, ministre plénipotentiaire, est arrivée hier soir à Paris.

Le train est entré en gare du Nord à 10 heures exactement aux cris de : « Vive l'Angleterre ! Vive la France ! » poussés par les nombreuses personnes qui se trouvaient sur les quais.

A leur descente de wagon, les délégués ont été salués par l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, MM. Denys Cochin, ministre d'Etat, Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions, Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat de l'Intendance, les préfets de la Seine et de police, MM. Mithouard, président du Conseil municipal, Piéron, ingénieur de la Compagnie du Nord, etc. etc.

La délégation a été conduite dans un salon d'honneur où ont eu lieu les présentations.

A leur sortie de la gare, les délégués ont été chaleureusement acclamés par une foule nombreuse.

LE « SUSSEX » TORPILLE

LES VICTIMES

LONDRES. — Selon les journaux, deux personnes blessées dans l'accident du *Sussex* sont mortes à l'hôpital de Douvres. Ce sont : M. Maurice Paukaert, sujet belge, et M. Giuseppe Gaja, sujet italien.

Une femme, qui n'a pas été identifiée, a également succombé ; elle portait une bague avec une inscription.

En outre, douze passagers, gravement blessés, se trouvent à l'hôpital militaire de Douvres.

Le communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

La persistance des intempéries a entravé hier aussi l'activité de l'artillerie dans les zones les plus élevées du théâtre des opérations.

Des actions d'artillerie de quelque importance ont eu lieu, par contre, sur l'isonzo moyen, entre Tolmino et Gorizia, sur le Carso et contre les batteries ennemies postées à proximité de Duino.

Notre infanterie a continué avec intensité ses travaux de renforcement et, à la faveur du brouillard, a fait irruption en plusieurs endroits dans les lignes ennemies ; elle y a lancé des bombes qui les ont endommagées.

Le commerce allemand se préoccupe des conditions de la paix

BERNE. — La Chambre de commerce de Cassel a tenu, à son tour, à indiquer les conditions de la paix, qui, selon elle, étaient indispensables pour assurer le développement économique de l'Allemagne. Les voici, telles que la *Gazette de Francfort* les énumère :

« Liberté des mers, liberté commerciale dans tous les pays étrangers — renouvellement des anciens traités de commerce — conclusion de nouveaux traités sur la base de la libre concurrence, en tenant compte de l'état des exportations allemandes avant la guerre ; tous les ressortissants de l'empire, sans distinction de race ni de religion auront le droit de s'établir dans les pays avec lesquels l'Allemagne est actuellement en guerre ; ils pourront y acquérir des biens et y faire du commerce. »

La Chambre de commerce refuse de fixer dans le détail quelles devront être les autres conditions de la paix. Elle a pleine confiance que les dirigeants de l'empire sauront prendre toutes les garanties nécessaires.

La guerre sous-marine continuera-t-elle ?

COPENHAGUE. — Dans les milieux maritimes et financiers on paraît craindre une recrudescence de la guerre sous-marine.

A la Bourse, les actions des compagnies de navigation ont subi une baisse désordonnée.

Les milieux officiels, par contre, font état d'une déclaration de M. Ballin, selon laquelle les ordres donnés aux commandants de sous-marins et de torpilleurs par l'amiral von Tirpitz seraient rapportés.

Cette déclaration de M. Ballin met en lumière très nettement l'antagonisme qui sépare le chancelier et le grand amiral. Mais il paraît en résulter que, malgré le départ de l'amiral von Tirpitz, la marine allemande continue à appliquer ses ordres. Les récents torpillages en sont la preuve et la question se pose de savoir si M. de Bethmann-Hollweg aura assez d'autorité pour imposer ses vues à l'amirauté.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur de Jacobstadt, nos éléments ont continué à développer leurs succès au sud-est d'Augustinhof ; ils se sont emparés, après un combat acharné, de la région organisée du village d'Iepukn et y ont soutenu plusieurs attaques et contre-attaques furieuses des Allemands.

A notre aile gauche, dans la région de Jacobstadt, au sud de Livenhof, s'est engagé aussi un combat.

Sur le front de la région de Dvinsk, nos éléments, consolidant par endroits le terrain conquis, continuent à avancer.

Dans la région au nord de Vidzy, nos troupes ont attaqué une position ennemie dans le secteur et au nord-ouest du lac de Sekly. Malgré les rafales du feu de l'ennemi, nos troupes ont forcé avec succès de nombreux barrages artificiels de l'adversaire. Les Allemands emploient des balles explosibles.

Au nord-ouest de Postava, nous avons arrêté, par le feu opportun de nos batteries, des tentatives des ennemis pour réparer, en profitant d'une tempête de neige, ses barrages démolis par notre feu.

Plus au sud, jusqu'aux marais de Ratiko et dans cette dernière région, échange de coups de feu.

Dans certains secteurs de cette région, le feu de l'artillerie a revêtu un caractère très vif. En Galicie, la situation n'a pas changé.

MER NOIRE

Nos torpilleurs ont détruit, sur la côte d'Anatolie, seize voiliers.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

CORFOU. — Vingt et une personnes suspectes, dont cinq Allemands et Autrichiens, ont été arrêtées par l'autorité militaire française.

SAINT-SÉBASTIEN. — Le vapeur norvégien *San-Telmo* est entré dans le port de Pasages, remorquant le *Buttemburg*, qui a, à bord, le courrier allemand et une cargaison de pâte de bois.

Les blessés de guerre attendront-ils longtemps l'insigne des héros?

L'article que nous avons publié dans notre numéro du 16 mars, sur ce sujet, nous a valu de nombreuses approbations. L'un de nos correspondants, qui est une personnalité des plus qualifiées, s'occupant particulièrement de l'œuvre des mutilés, nous a écrit une lettre tout à fait intéressante :

« Ayant, dès octobre 1914, réclamé l'insigne pour les blessés de guerre, le pressant appel de votre collaborateur, appel social, moral, en même temps que patriotique, m'a vivement intéressé. Nous sommes, en effet, déjà en retard... »

« En 1915, je réclamaï l'insigne non seulement pour les militaires, mais également pour les civils, blessés de la guerre ; un insigne aussi facile à porter sur la blouse que sur le veston ou la redingote, non une décoration de croix de guerre, répondant à une action d'éclat, la médaille commémorative devant être un souvenir donné à tous ceux qui, de près ou de loin, auront participé au terrible conflit, sans signifier qu'ils aient ou non reçu une blessure... »

« Un insigne spécial est donc nécessaire si l'on ne veut pas affaiblir la valeur des décorations en les accordant dans un autre esprit que celui qui les a fait créer... »

« Ce n'est pas uniquement au soldat que doit aller l'insigne, c'est également aux civils, hommes ou femmes, que l'on bombarde, que l'on torture, lorsqu'on n'a pu les fusiller... Combien de civils seront longtemps les vivants témoignages des atrocités allemandes !... »

Nous nous associons pleinement à la pensée généreuse et juste de notre distingué correspondant.

D'une manière générale et tant pour les blessés que pour les combattants, nous réclameons à nouveau le « Signe », simple attestation du grand devoir accompli ou du sang versé. Déjà de nombreux blessés sont revenus tristement dans leurs foyers, réformés, incapables de retourner à l'armée. Il leur faut au moins cela, sans plus attendre.

L'Ecole des Beaux-Arts honore ses héros

Hier matin, dans le vestibule du secrétariat de l'Ecole des Beaux-Arts, a eu lieu une émouvante cérémonie commémorative en l'honneur des élèves de l'école tombés au champ d'honneur.

Le tableau qui comprend les noms des élèves de l'école proprement dite, les noms des élèves des ateliers et aspirants, ceux qui appartenaient à l'administration et ceux qui faisaient partie de l'Association des anciens élèves comporte une liste de 189 noms, cependant que sur un autre figurent les noms des six élèves alsaciens-lorrains engagés dans l'armée française et qui sont, eux aussi, tombés glorieusement.

MM. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts; Bonnat, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts; Valentin, Léon Marqueste, Renard, le docteur Richet, MM. Pascal, Pottier, de l'Institut, etc., les professeurs de l'école, les membres du jury, les membres du conseil supérieur des Beaux-Arts et les parents des élèves assistaient à cette touchante cérémonie.

M. Bonnat prononça un discours ému :

Ces élèves, a-t-il dit, ont offert leur vie à la patrie avec un héroïsme que l'on n'avait jamais vu. Ils ont puisé dans l'exemple donné par leurs devanciers, pendant l'Année terrible, la force de résister à un ennemi formidablement armé et préparé. Ils ont répondu avec un courage surhumain à ce que la patrie tant aimée attendait d'eux. Henri Regnault leur avait ouvert la voie. Ils s'y sont précipités avec un enthousiasme sans pareil. L'école est fière de ses élèves.

M. Dalimier prononça ensuite une vibrante allocution, dont nous extrayons le passage suivant :

Quelles que fussent les conditions, quelle que fût la puissance matérielle des ennemis de la lumière, il n'y a pas d'exemple, dans la suite des siècles, qu'un pays luttant pour l'idéal de l'humanité ait été ou puisse être vaincu.

Et pour ne rappeler que notre propre histoire, il a suffi de la prière d'une vierge de Lutèce veillant sur la ville endormie pour que les hordes d'Attila fussent frappées de terreur dans les champs catalauniques, il a suffi du cri de : « Vive la nation ! » et de chapeaux à plumes bricolés brandis sur des piques et des bâtonnettes par des régiments en sabots pour que les armées de Brunswick soient mises en déroute devant le moulin de Valmy.

Et quand, à cette ferveur sacrée qui suffisait à mettre l'ennemi en fuite à l'époque où l'ennemi luttait loyalement, à découvert, quand, à cette « furia française » on donna des armes dignes d'elle, l'armée nationale inscrivit en lettres de feu sur la soie de nos étendards : la Marne, l'Yser et Verdun, trois noms de victoires françaises dont le monde restera ébloui jusqu'à mille générations !

Messieurs, ne mettons pas de frein à notre enthousiasme à cette heure où les soldats de France attaquent l'ennemi aux accents de la Marseillaise.

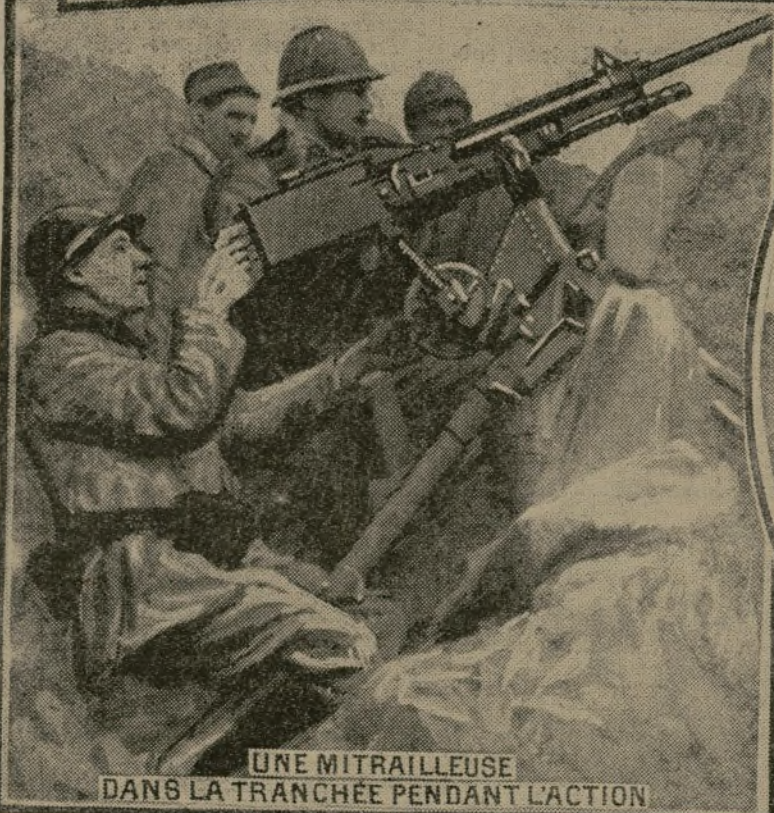
L'enthousiasme est générateur d'énergies ; son rayonnement ne réchauffe pas seulement les héros qui se battent ; il décuple la production de l'immense usine de guerre qui fournit à nos soldats les outils de la bataille, il cimente les cœurs français dans leur croyance sacrée en la victoire.

A la fin de cette cérémonie, une palme offerte par M. Dalimier, au nom du sous-secrétariat des Beaux-Arts, a été déposée sur l'estade au-dessus de laquelle rayonnait le glorieux tableau.

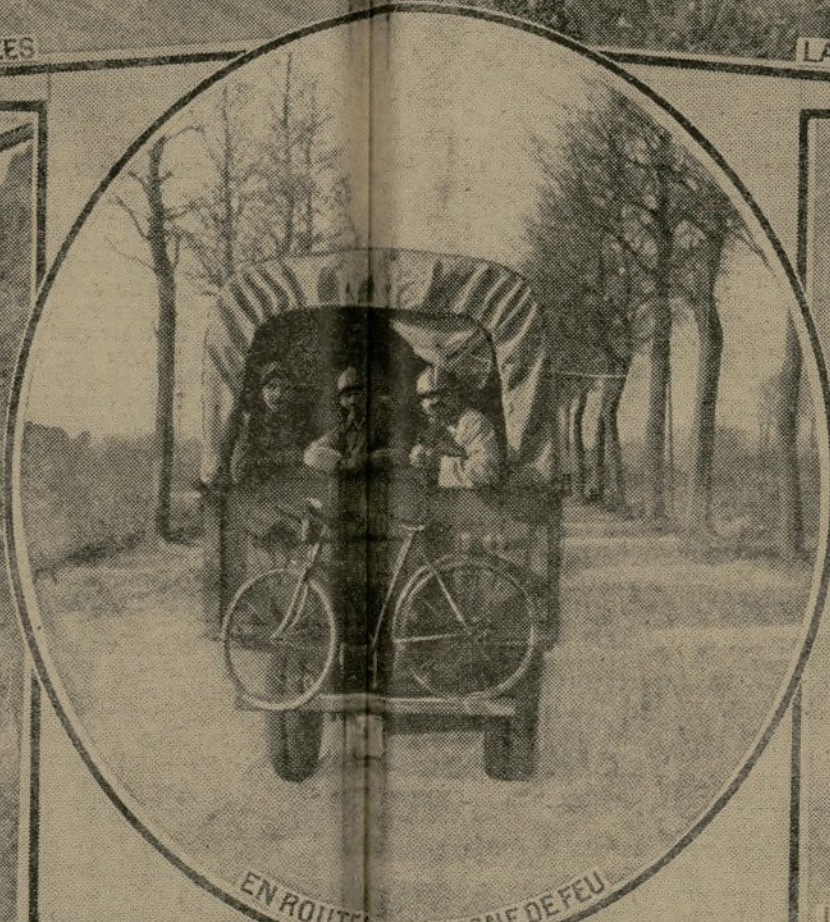
APRÈS LE 34^e JOUR DE LA BATAILLE DE VERDUN



LE RETOUR DES TRANCHÉES



UNE MITRAILLEUSE DANS LA TRANCHÉE PENDANT L'ACTION



EN ROUTE POUR LA LIGNE DE FEU



LA CLIQUE D'UN REGIMENT



UNE TORPILLE PASSE. LE PORTEUR DE SOUPE S'ABRITE



CE QUI RESTE DU BOIS DE FORGES



LES ABRIS EN TOLE D'ACIER

Les Allemands hésitent toujours sur le choix des meilleurs moyens qui leur permettraient de prendre Verdun. Et leurs hésitations, traduites par des trêves dans les combats, permettent à notre haut commandement d'organiser, et, si l'on peut dire, de *signaler* la défense de la place. Et le dépit et la désillusion succèdent, chez l'ennemi, à la fanfaronne confiance des derniers jours.

Les écrivains français se refusent à planer au-dessus de la mêlée

La Société des Gens de Lettres a fait sa mobilisation, comme les pouvoirs publics de France, dont elle veut être la précieuse collaboratrice. Les pouvoirs de son très actif et dévoué président, M. Georges Lecomte, venaient à expiration et, statutairement, ne pouvaient être renouvelés. La Société, en sa nombreuse réunion d'hier dimanche a témoigné à M. Georges Lecomte l'unanimité de ses sentiments chaleureux et reconnaissants.

Les écrivains français sont une force nationale dont nous n'avons pas su, souvent, tirer meilleur parti que de tant autres ; il faut que les œuvres de notre esprit, loyalement propagées, entourées de la protection que mérite une des formes les plus nobles de la propriété, nous aident par le monde à nous faire exactement connaître tels que nous sommes. La Société des Gens de Lettres l'a compris et de ce sentiment s'est inspirée toute son action pendant la guerre.

Hier, aux premiers rangs de l'assistance avaient pris place MM. Paul Deschanel, Maurice Barrès, le général de Lacroix et les invités du comité, dont le choix seul est un programme : MM. Vesnitch, ministre de Serbie ; l'abbé Wetterlé, le chanoine Collin, Daniel Blumenthal, représentants de la Lorraine et de l'Alsace ; M. Emile Verhaeren, représentant de la Belgique.

A l'ouverture de la séance, le secrétaire de service a d'abord procédé à l'appel des sociétaires. La guerre a, dans leurs rangs, creusé des vides, et chaque fois que le nom d'un sociétaire tombé à l'ennemi était prononcé, M. Georges Lecomte répondait : « Mort au champ d'honneur ! » Dans cette liste glorieuse, les noms des adhérents tombés sur les champs de bataille ont été intercalés, et le président de la Société des Gens de Lettres les a salués comme il l'avait fait pour les sociétaires.

Ensuite, M. Georges Lecomte, après avoir adressé quelques paroles de bienvenue aux membres présents, a invité MM. Vesnitch et Blumenthal et le chanoine Collin à prendre place au bureau. Puis M. Pierre Decourcelle a donné lecture du rapport annuel, et on a procédé à l'élection des membres nouveaux du comité. En présentant la candidature de l'abbé Wetterlé, M. Georges Lecomte en a précisé la haute signification :

En nommant l'abbé Wetterlé, symbole du retour à la France des provinces perdues, mais retrouvées, nous réalisons un acte dont la haute portée n'échappera à aucun de nous.

Les candidats nouveaux présentés ont été élus, on peut le dire, d'enthousiasme. Ce sont MM. l'abbé Wetterlé, le général Mallette, Maurice Donnay, Le Goffic, Funck-Brentano, Valléry-Radot, Paul Féval et Henry Bateau. L. B.

POUR VENIR EN AIDE AUX VILLES ET COMMUNES ENVAHIES

Et les « marraines » ?

Lorsque, il y a huit jours, nous invitons les villes que la guerre n'a pas éprouvées à se faire les « marraines » de celles à qui nulle souffrance n'aura été épargnée, nous n'avons pas pensé un instant à confondre leur action avec l'action des législateurs. En aucun cas, les efforts des marraines ne sauraient servir de prétexte aux pouvoirs publics pour apporter moins de zèle ou de promptitude à la tâche réparatrice que les sinistrés des contrées envahies attendent d'eux.

Tel est bien l'avis de M. de Vorney, directeur, et de M. Nicole, président de la Fédération des Sinistrés, dont le rôle est avant tout de réclamer énergiquement le « dû intégral » de ceux dont ils représentent et défendent les intérêts.

Mais à côté de ce « dû », — que le gouvernement doit assurer, — MM. de Vorney et Nicole seraient heureux que l'initiative individuelle vint apporter « des douceurs », — le mot est d'eux, — aux pays dévastés. L'idée de créer des villes marraines est, disent-ils, généreuse, et peut devenir féconde.

De quelle façon se manifesterait l'appui amical de ces marraines ? Il est encore trop tôt pour qu'il soit loisible de le déterminer. Ce qui apparaît clair, dès à présent, c'est que l'aide pécuniaire demeurerait particulièrement utile.

M. Nicole envisage des « attentions » plus particulières de marraines à filleules. Maire de Lomme, localité du département du Nord, il songe, par exemple, à un don de fleurs qui pourrait être fait par les serres de la Tête d'Or, de Lyon, aux jardins de Lille reconquis... Peut-être aussi, les marraines pourraient-elles fonder des colonies scolaires pour les enfants débilisés, des sanatoria pour les malades, organiser des foires où voisineraient fraternellement les produits des deux pays... Un mouvement commercial et industriel naîtrait alors de l'œuvre des villes marraines.

Mais encore une fois il est trop tôt pour prévoir avec précision le rôle des marraines et il vaut mieux ne rien fixer *a priori*.

Attendons que l'idée ait fait son chemin : attendons que les marraines demandent des filleules.

Magd-Abril.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Paterne Benoit
Déflective

— Là !... baissez la tête !... encore !... très bien !... Entrez, maintenant. C'est ma cagnat. Epatante, hein ?... Mais asseyez-vous et écoutez-moi ! C'est Brangin qui m'a conseillé de vous appeler. Oui. Le colonel du secteur voisin. Un type. Je ne lui ressemble pas !...

Il avait raison, ce capitaine. Il ne ressemblait pas au colonel Brangin, ni à personne. Ses hommes l'avaient surnommé : Tout-en-Nerfs ! Le sobriquet lui allait bien.

Bavard, d'ailleurs, il reprenait déjà.

— Et vous êtes Paterne Benoit, détective ?... Eh bien, monsieur Paterne Benoit, nous allons voir si, véritablement, vous débrouillez les affaires les plus mystérieuses. Mais, d'abord, répondez-moi : qu'est-ce que vous voyez ici ?... Regardez bien ?... Où êtes-vous ?...

Paterne Benoit, posément, fit ce qu'on lui conseillait. Il inspecta le réduit. Lorsque son examen fut terminé, il déclara :

— Mon capitaine, nous sommes dans une sorte de chambre souterraine. Pas de fenêtre ni de cheminée. Une seule porte. Le mobilier comprend, en tout et pour tout, le banc sur lequel je suis assis, votre chaise, une large table, enfin, faite de planches posées sur deux tréteaux. Je ne vois pas autre chose.

— Et vous avez tort !...

— Parce que ?...

— Parce que vous vous trompez, parbleu !... Et vous vous trompez parce que vous dites : « Je vois une chambre »... Ici, ce n'est pas une chambre. C'est un antre ! C'est l'antre d'un sorcier !... C'est le repaire d'un génie maléfique !... C'est... c'est le domicile d'un Robert Houdin du crime !...

— Ah ! fit tranquillement Paterne Benoit. Pourquoi ?...

Tout-en-Nerfs changea de ton.

Le bavard souriant faisait, brusquement, place à l'officier ayant charge d'âmes :

— Voilà ! reprit-il. C'est une vilaine histoire. Une histoire à faire douter de sa raison. Ecoutez-moi...

Il alluma sa pipe, lança deux bouffées, continua :
— Mon bon, en décembre, nous recevions ici, venant de la tranchée d'en face, un sous-officier ennemi, un sergent du nom de Karl Fendstadt. Il se disait Alsacien. Ses papiers l'attestaient. Il demandait à se battre avec nous. On le garda...

Deux bouffées, encore, s'envolèrent dans la cagnat. Tout-en-Nerfs poursuivit.

— Or, il y a trois jours, j'étais avec lui dans cette pièce, lorsqu'on m'apporta, enfermés dans une sacoche scellée, des ordres ultra-secrets. Ces ordres-là, je ne dois les lire qu'en présence de deux lieutenants... Bien !... je dis à Karl : « Mon cher, je sors pour aller chercher les lieutenants. Vous, prenez un journal et restez ici. Gardez cette sacoche. » Puis je sortis, en effet, mettant, pour plus de sûreté, un planton devant la porte. Vous comprenez tout ceci ?...

— Assurément, fit Paterne Benoit. Je comprends tout cela.

— Eh bien ! vous n'allez pas comprendre la suite !... Je trouvai facilement les deux lieutenants et nous étions, eux et moi, de retour trois minutes plus tard. Le planton n'avait pas bougé. Karl Fendstadt non plus. Il lisait toujours le journal. Mais la sacoche... Dame !... la sacoche n'était plus là !... Evanouie !... disparue !... et l'Alsacien disait n'avoir rien vu !... rien entendu !...

— Alors ?...

— Alors, nous nous sommes mis à la chercher. Tout d'abord, cette sacoche !... Seulement, vous avez fait l'inventaire ? Il n'y a que trois meubles, ici : une table, un banc, une chaise... les recherches ne pouvaient pas être longues... et rien, cependant, nous ne retrouvions rien !... Pourtant, personne n'avait volé l'objet, puisque personne n'était venu... et Karl n'avait pas pu le déchirer ou le brûler... nous aurions fatalement découvert des morceaux ou des cendres... n'est-ce pas ?...

— En effet.

— De sorte que, ma foi, j'ai bouclé Karl dans la cagnat et j'ai été prévenir le commandant. Il est venu... Mais je vous donne en mille ce qui s'est produit à ce moment-là ?

— Oh ! répondit Paterne Benoit de sa voix paisible : c'est bien simple à deviner. En entrant ici,

avec le commandant, je suppose que vous avez vu, juste devant Karl effaré, posée sur la table, là où vous l'aviez mise, la sacoche vide ?...

Paterne Benoit n'avait pas haussé le ton. Tout-en-Nerfs, lui, cria presque :

— Et vous trouvez que c'est simple ? Mais, sapre-jeu ! c'est ahurissant, au contraire !... nous n'y avons rien compris !... Karl était-il le coupable ? Et, s'il l'était, comment avait-il procédé ?

— D'une manière enfantine, affirma tranquillement encore Paterne Benoit. Vous allez voir... Avez-vous cette sacoche ?... Oui ?... mon capitaine, veuillez la poser sur la table...

— Voilà. Mais...

— Bien !... fermez les yeux, une seconde... là ! je fais ce que fit Karl tandis que vous alliez chercher les lieutenants... j'ouvre la sacoche... je prends le document... je le lis... je le déchire et je l'avale... très bien !... Ouvrez les yeux, mon capitaine ?...

Tout-en-Nerfs ne retint pas un cri...

Paterne Benoit n'avait pas bougé. Mais la sacoche avait disparu !...

— Je deviens fou ? grommela l'officier...

Et il bouleversa tout : le banc, la chaise, la table !...

Pas de sacoche !

Rien par terre. Rien aux murs. Rien au plafond !

— Je deviens fou ? répéta l'officier...

— Continuons !... proposa Paterne Benoit. Fermez encore les yeux ?... Oh ! c'est l'affaire d'un instant... et voilà qui est fait... Regardez, mon capitaine ?...

Une sueur froide perla au front de Tout-en-Nerfs...

Paterne Benoit n'avait toujours pas bougé. Mais la sacoche avait réapparu !

Elle était devant lui, sur la table...

— Expliquez-moi... supplia-t-il.

Paterne Benoit se piquait parfois d'élégance. Il avait, négligemment, enlevé ses gants en arrivant aux tranchées. Ce fut en les remettant, sans se presser — un doigt et puis un doigt — qu'il répondit :

— L'explication est facile, mon capitaine. Dites-moi, où aviez-vous posé la sacoche ? sur la table ! Où la cherchiez-vous ?... encore sur la table !... Or, elle n'y était plus... Donc où était-elle, forcément, puisque, d'un seul coup d'œil, vous pouviez voir qu'elle n'était pas ailleurs ?... Mais, mon capitaine, elle était sous la table !

— Sous la table ?... allons donc ! j'ai regardé sous la table ! Il n'y avait rien par terre !...

— En effet, mon capitaine... en effet ! Il n'y avait rien par terre. Mais je n'ai pas dit que la sacoche était par terre !... Elle était sous la table et contre la table... fixée à l'envers des planches par quatre punaises à dessin !... Vous n'avez pas pensé à cette cachette ! Voilà tout !...

Et, boutonnant toujours son gant, Paterne Benoit ajouta :

— Ce qui est grave, c'est que le faux Alsacien y avait pensé, lui !...

Puis il salua et il s'en fut. Simplement, il songeait :

— Voilà un espion démasqué... Eh ! eh !... ses camarades vont vouloir le venger... Peut-être je ferais bien de prendre garde à moi ?...

Paterne Benoit, une fois encore, raisonnait juste...

Marcel Allain.

Faits divers

Arrestation d'un escroc

Un ancien attaché à la légation de Belgique à Paris, M. Henri Van den Bulcke, a été arrêté vendredi soir et va être vraisemblablement mis à la disposition de la justice belge.

Il est inculpé d'escroqueries, de détournements et d'abus de confiance.

Le rôle joué par M. Van den Bulcke à la légation était des plus effacés, et il y a longtemps déjà qu'il n'en faisait plus partie.

Communiqués

Quand nos soldats, couverts de boue, quittent les tranchées, la douche, et la douche chaude seule, leur procure le confort dont ils ont un urgent besoin. Le Comité de Coordination des Secours aux Soldats, qui s'est voué à cette tâche, adresse un nouvel appel aux généreux patriotes pour lui permettre de poursuivre l'envoi aux régiments du front d'appareils à douches chaudes à grand rendement si appréciés des médecins militaires. Lui adresser les souscriptions, 57, rue Saint-Dominique, à Paris.

Aux acquisitions faites par l'Etat à l'exposition de la Triennale, il faut ajouter le nom de M. Maufra, dont le tableau, *Cannots au bord de la mer*, a été acquis.

L'Association d'Aide aux Veuves et Militaires de la Grande Guerre, qui préside le général de Lacroix, vient d'avoir la satisfaction d'être reconnue d'utilité publique par décret en date du 20 février.

Ayuntamiento de Madrid

Une guérison
qui ne tire pas en longueur

Si Mme Marguerite Morel, notre correspondante de ce jour, a traîné anémique, allant chaque jour en s'affaiblissant davantage, pendant cinq longs mois, elle reconnaît et le certifie que du jour où elle a pris les Pilules Pink sa guérison n'a pas tiré en longueur.



Cl. Pierre Petit

Mme Marguerite Morel n'avait pas été pendant ces cinq longs mois, passés à souffrir et à constater chaque jour les ravages faits par le mal, sans se soigner. Elle l'avait fait, au contraire, très assidûment, très consciencieusement, mais il en est de cela comme de tout, il y a remède et remède et vous pensez bien que si l'on parle partout des Pilules Pink, c'est qu'on leur reconnaît une certaine supériorité, n'est-ce pas ? Elle n'avait pas encore pris le bon remède. Toujours est-il que, lasse de souffrir, elle se plaignit un jour de l'inutilité de ses efforts à la consultation de la Mutualité Maternelle de Clichy, car Mme Morel habite dans cette ville, 95, boulevard Victor-Hugo. Là on vit très bien que ce qu'il fallait à cette pauvre anémique, c'était une bonne cure des Pilules Pink. On fit mieux que de les lui conseiller, on les lui donna. Quelques semaines après, non pas comme par enchantement, car il n'y a là rien que de très humain, mais avec une rapidité qui ne laissa pas que d'étonner ceux qui avaient vu Mme Morel si malade, les Pilules Pink avaient fait leur œuvre. Mme Morel qui n'avait plus de sang était de nouveau dotée d'un sang riche et pur, source de forces et d'énergie.

« Vos Pilules Pink, qui m'ont été données à la consultation de la Mutualité Maternelle de Clichy, m'ont fait énormément de bien, écrit Mme Morel. La belle guérison que j'ai obtenue me fait un devoir d'aider à la propagation de votre remède si efficace et je vous autorise donc à publier mon attestation. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, la chlorose, l'épuisement nerveux, la neurasthénie. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris; 3 fr. 50 la boîte; 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Pour la défense économique

Une proposition à méditer

On lit dans le *Daily Express* que M. Edgard Crammond, l'économiste, aurait déclaré à la Chambre de Commerce de Londres que l'Allemagne serait bientôt ruinée et que, la guerre finie, elle serait obligée de répudier sa dette intérieure.

En conséquence, M. Crammond voudrait qu'alors les Alliés ne fissent qu'une masse de leurs dépenses de guerre, dépenses qui seront, fin mars, de 2 1/2 milliards, et qu'ils les couvrirent en taxant toutes les manufactures d'Allemagne et toutes les matières premières qu'elles comporteraient.

La flotte marchande allemande compenserait les pertes produites dans les marines alliées par les sous-marins de l'Allemagne; enfin, à l'entrée des ports des Alliés tout navire allemand serait tenu d'acquitter des droits spéciaux.

La collaboration industrielle
franco-anglaise

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, est rentré, la nuit dernière, à Paris, venant de Londres, où il était allé conférer avec le ministre anglais des Munitions et avec le War Office, pour régler diverses questions de collaboration industrielle avant les conférences générales entre Alliés qui commencent aujourd'hui.

Samedi, M. Albert Thomas a eu, à Londres, des entretiens avec MM. Asquith et Lloyd George.

LE "TIP" remplace le Beurre

Auguste PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (145 le 1/2 kg.)

AUX MATINEES NATIONALES

LA VIE SPORTIVE

Un discours de M. Sembat
sur l'alcoolisme

Hier, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la 24^e Matinée nationale a été particulièrement brillante, grâce au concours de M. Camille Saint-Saëns, membre de l'Institut, de Mlle Madeleine Roch et de M. Bernard, de la Comédie-Française, de Mlle Jane Bathori-Engel et de Mlle Alice Gautier de l'Opéra, de M. Henri Rabaud, et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire; enfin, l'allocution a été prononcée par M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, qui félicita l'œuvre des « Matinées nationales » puis celle des « Pupilles de l'Ecole » au bénéfice de laquelle cette réunion était organisée.

Au sujet des hôtes de Paris, qui doivent assister à la conférence des Alliés, l'orateur déclara :

Je crois que les rapprochements cimentés par le sang versé en commun seront durables. Entre autres, je crois à un rapprochement très étroit entre les Anglais et les Français. Mon éminent ami Edouard Vaillant y voyait avec raison le plus précieux bienfait, parmi tant de désastres, de la catastrophe présente. Les Anglais nous aideront à comprendre la liberté; leur exemple nous entraînera aux entreprises économiques audacieuses et vastes.

Mais surtout l'Europe nouvelle doit être affranchie du cauchemar de guerre qui pesait sur l'Europe d'hier. Il faut lui assurer une paix qui soit mieux qu'une trêve! Telle est la plus claire et la plus ferme volonté de nos héros. Ils ont voulu, ils veulent, héros morts, héros vivants, que leurs enfants soient mis par leur bravoure, à l'abri du fléau. « On continuera, me disait récemment l'un d'eux, jusqu'à ce qu'on soit sûr que cela ne recommencera pas dans deux ans! »

Il parle ensuite des nécessités de l'action qui nous guide et devant laquelle tout doit plier.

Or la première nécessité, l'action fondamentale, c'est que la France vive : vivait-elle, avant la guerre, d'une vie assez intense sur tous les points de son territoire? Il y avait des régions entières où la population se raréfiait. Par quelles causes? L'alcoolisme, a-t-on dit. Oui, certes! Mais pas l'alcoolisme tout seul! Le Code civil y était bien aussi pour quelque chose : il faudra combattre un tel fléau, même aux dépens du Code.

Quant à l'action contre l'alcoolisme, elle conduira ceux qui veulent exterminer le fléau bien plus loin peut-être qu'ils ne pensent dans la voie des réformes.

Faisons notre examen de conscience! Pourquoi évitons-nous si aisément le vice d'ivrognerie qui fait tant de ravages dans nos campagnes et nos faubourgs? Est-ce l'effet de notre vertu seule et de notre austérité?

Non! puisqu'elles nous défendent mal contre d'autres entraînements. Mais nous ne sommes pas tentés par l'ivrognerie, car nous avons chez nous d'agréables demeures, et nous connaissons les plaisirs intellectuels. Mais le peuple des faubourgs est confiné en des taudis, où la vie de famille est impossible, et d'où il s'évade chez le marchand de vin. Nul ne s'occupe assez de lui ouvrir l'accès aux plaisirs intellectuels, qui, d'ailleurs, exigent quelques loisirs et de courtes journées de travail.

Pour que les classes pauvres puissent s'éloigner des foyers de l'alcoolisme, il est nécessaire que des autres s'engagent hardiment sur la route du progrès social et ne s'arrêtent pas à des demi-mesures.

« Revenus de leur dure bataille, nos hommes sauront lutter, unis et intrépides contre tous les fléaux. »

M. Marcel Sembat a été vivement applaudi.

Les vexations allemandes
contre le cardinal Mercier

Les Allemands continuent leur odieuse campagne contre le cardinal Mercier; ils tentent maintenant de l'englober dans une sorte de complot d'espionnage, inventé par leur police, afin de pouvoir se livrer à des rigueurs contre sa personne.

Suivant les *Dernières Nouvelles de Munich*, des perquisitions ont été effectuées dans l'appartement habité par un des secrétaires du cardinal que l'on soupçonne de faire partie d'une association ayant pour objet de soustraire les lettres du prélat au contrôle du gouvernement allemand.

Le cardinal Mercier a immédiatement protesté auprès du gouverneur de Belgique contre ces perquisitions, qui portent atteinte à la liberté religieuse; toujours très digne, il poursuit sa tâche suivant la maxime évangélique; il ne craint pas de souffrir des persécutions pour la justice.

L'Orphelinat des armées

Dans l'après-midi d'hier, à eu lieu, 16, rue de la Sorbonne, sous la présidence de M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, l'assemblée générale de l'Orphelinat des Armées.

Après le rapport du président, qui met surtout en valeur la contribution généreuse de l'étranger secondant les efforts de l'Orphelinat par la création de nombreux comités locaux, M. Paul Bureau, administrateur délégué, a présenté le rapport financier, qui nous apprend que le bilan de l'œuvre se solde par une encaisse de plus de 450.000 francs.



LE DÉPART

CROSS-COUNTRY

Le Cross des Ancêtres. — Le parcours de 12 kilomètres 600 imposé hier aux concurrents du Cross des Ancêtres était dur et rendu pénible par le vent, la pluie et la boue dont nos sportsmen de plus de quarante ans ont été largement gratifiés hier matin!

L'épreuve de cette année (la quatrième de la fondation de cette course) a été gagnée par notre confrère Léon Manaud, de l'Auto. Voici les résultats :

1. Léon Manaud (43 ans), en 56 m. 7 s. 3/5; 2. G. Mariez (46 ans 1/2), 57 m.; 3. Henri Desgrange (51 ans), 58 m. 13 s.; 4. E. Devin (45 ans), 58 m. 28 s.; 5. E. Dunaud (42 ans), 59 m. 10 s.; 6. Gaston Coudrier (45 ans), 59 m. 25 s.; 7. Steenbruge (53 ans), 1 h. 59 m.; 8. Jean Fischer (45 ans), ancien cycliste de fond, 1 h. 2 m.; 9. C. Thionnaire (44 ans), 1 h. 4 m. 41 s.; 10. M. Mathias (44 ans 1/2), 1 h. 4 m. 41 s.; 11. Petit (47 ans 1/2), 12. G. Goury (43 ans), 13. Timmenman (42 ans), 14. Giraud (50 ans), etc., etc.

Le vétéran Capron terminait en 1 h. 12 m. Muller, l'ex-champion cycliste, trop jeune (il lui manque quatre mois pour avoir quarante ans), a effectué le parcours officiellement en 53 m. 8 s.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'HIER

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes secondes. — C.A.S. Générale bat U.S.A. Clichy, par 9 buts à 2. — Equipes quatrièmes. — C.A.S. Générale bat U.S.A. Clichy par 8 buts à 1.

Le Challenge des « Marie-Louise » (F.G.S.P.F.). — Lorette Sports bat St-Louis de Vaugirard par 11 buts à zéro.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières. — Sporting Club Français bat C.S. Sourdis-Muets par forfait. — Equipes secondes. — Sporting Club Français bat C.S. Garennois par forfait; C.A. de Paris bat J.A. de St-Ouen par 4 buts à zéro. — Equipes troisièmes. — Sporting Club Français bat C.S. Garennois par forfait.

AUTRES MATCHES

Légion Saint-Michel (1) bat S.A. Français (1) par 9 buts à 1; Légion Saint-Michel (2) bat A.S. Bon-Conseil (1) par 3 buts à zéro; E.S. Champigny (1) bat E.S. Champigny (2) par 9 buts à 3; Espérance de Versailles (3) bat U.S. de Passy (3) par 9 buts à zéro; Club Français (1) bat Gallia Club (1) par 3 buts à 2; P.L. du Raincy (1) bat S.A. Pantin (1) par 1 but à zéro; P.L. du Raincy (2) bat U.S. Lagny (2) par 7 buts à 1; Ecole Jules-Ferry bat Espérance de Versailles (1) par 3 buts à zéro.

FOOTBALL RUGBY

La « Journée du Poilu ». — Trois clubs parisiens, et non des moindres, ont offert, la semaine passée, leurs terrains pour des rencontres. La F.G.S.P.F., la Ligue et l'U.S.F.S.A. ont répondu à l'appel de notre confrère *Sporting*, qui, d'ailleurs, a déjà effectué un premier envoi de dix ballons à divers poilus.

CYCLISME

La préparation au cyclisme militaire. — Le Club Athlétique de la Société Générale a fait disputer hier matin, sous les règlements de l'Union Vélocipédique de France une épreuve d'entraînement entrant dans le programme de préparation militaire de cette fédération, sur les 56 kil. de la route de Saint-Germain à Mantes et retour. C'est un tout jeune homme, Armand Lemée, âgé de dix-sept ans, qui s'est révélé. Résultats :

1. Armand Lemée (C.A.S.G.), en 1 h. 56 m. 39 s.; 2. Costes (U.S.N.), 1 h. 56 m. 40 s.; 3. Grelet, 4. Douarin, 5. Fortier, 6. Laroche, 7. Mary, 8. Lucien Cazalis, 9. Tresse, 10. Maurice Renaud. Il y eut 37 partants sur 40 engagés.

Réouverture en Italie. — La piste de Via Arona, du vélodrome Sempione, rouvrira en avril, sous la direction de Anteo Carapazzi.

AUTOMOBILISME

L'Etat loue des camions. — Les constructeurs d'automobiles et les industriels travaillant pour les œuvres de guerre peuvent s'adresser à l'Etat pour la location de camions. Voici les tarifs de location, tous frais, risques et responsabilités restant à la charge du preneur : camions à charge utile de 2.000 kil.: 15 fr. par jour; camions à charge utile de 2.000 à 3.000 kil.: 20 fr. par jour; camions à charge utile de 3.000 à 4.000 kil.: 25 fr. par jour; camions à charge utile de 4.000 à 5.000 kil.: 30 fr. par jour; camions à charge utile de 5.000 kil. et au-dessus : 35 fr. par jour; camions à charge utile de 5.000 kil. et au-dessus : 35 fr. par jour; camions à charge utile de 5.000 kil. et au-dessus : 35 fr. par jour.



L'ARRIVÉE DU VAINQUEUR LEON MANAUD

vapeur jusqu'à 6.000 kil.; 25 fr. par jour; camions à vapeur au-dessus de 6.000 kil.; 35 fr. par jour.

Les courses sur pistes en Amérique. — L'Association qui exploite la piste de Sioux City (Etat de Iowa), abandonnant sa grande course annuelle de 500 milles, la remplace par deux épreuves : la première, de 160 kil. 931 (100 milles); la seconde, de 80 kil. 465 (50 milles). Le montant des prix reste le même : 75.000 francs. Date des courses, 4 juillet prochain.

Comme on le remarquera, les grandes courses ne sont plus à l'ordre du jour en Amérique.

MOTOCYCLISME

En Suisse. — On annonce une course de régularité sur le parcours Zurich-Genève et retour, par Lausanne, Fribourg et Berne, organisée par l'Union Motocycliste Suisse.

Le Moto Club des Pâquis, de Genève, étudie une course de côte pour les premiers jours de mai. Conformément aux nouveaux règlements de l'Union Motocycliste Suisse, professionnels et amateurs pourront participer à cette épreuve.

HIPPISE

Courses de Gatwick. — Vendredi dernier, s'est déroulée la première journée de courses plates de cette année. Une épreuve tendait à remplacer, dans la mesure du possible, le Grand National de Liverpool, le Racecourse Association Handicap Chase de 12.500 fr., plus un objet d'art de 3.125 francs sur 6.800 mètres. Vermouth, à M. Heybourn, est arrivé premier sur vingt et un partants.

Avant-hier samedi, Cervat, l'ancien cheval belge, a gagné la principale épreuve de plat. Early Hope est arrivé facilement premier sur quinze partants dans la Course de Haies Internationale.

COMITÉ D'ÉDUCATION PHYSIQUE

Académie de Paris

Au Parc des Princes. — La huitième épreuve du concours d'athlétisme du C.E.P. s'est déroulée, hier matin, au Vélodrome du Parc des Princes; cette épreuve comprenait des exercices divers à la barre fixe; le classement étant fait par l'addition de points. Résultats : Première catégorie. — 1. Morel (seul présent). — Deuxième catégorie. — 1. *Ex-aequo* Carrère, Ourandeu, Lochy et A. Dillé, 5 points; 5. Haussoux, 4 p. 1/2; 6. Lecayret Minart, 4 points, etc. — Troisième catégorie. — 1. Defontenay, 4 points; 2. Chuat; 3. Lapébie.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Aujourd'hui lundi, relâche. Demain mardi (abonnement), en soirée, à 8 heures, *le Filibustier*, de M. Jean Richepin; *Boubouroche*, de M. Georges Courteline.

Jeu de la Mègère apprivoisée, comédie en quatre actes, en prose, de M. Paul Delair, d'après Shakespeare (*Taming of the Shrew*).

Au Gymnase. — Le Gymnase fait relâche à partir de ce soir pour les dernières répétitions de la pièce *le Rubicon*, comédie en trois actes de M. Edouard Bourdet, dans laquelle Mlle Madeleine Lely fera sa rentrée au Gymnase. L'exquise comédienne aura pour principaux partenaires Mme Louise Marquet, MM. Gaston Dubosc et Henry Roussel.

La répétition générale du *Rubicon* aura lieu au début de la semaine prochaine.

Au Vaudeville. — *Cabiria* quitte l'affiche et l'écran. Au film tiré de l'œuvre de M. Gabriele d'Annunzio succédera *Maciste*, grand drame moderne, qui sera donné cet après-midi, en répétition générale.

Bienfaisance et solidarité. — La matinée du 30 mars prochain, à Marigny, organisée par l'Union des Familles françaises et alliées, au profit de ses trois mille orphelins de la guerre, sera des plus brillantes. Aux concours déjà annoncés s'ajoutent ceux de Mlle Marthe Chenal, de l'Opéra, dans une œuvre inédite du maître Erlanger, accompagnée par l'auteur. Mlle Andrée Vally, de l'Opéra, et Ketty Lapeyrette, de l'Opéra-Comique, dans un duo inédit du maître Messager, accompagnées par l'auteur, et le Ballet des Nations, avec les danseuses de l'Opéra-Comique, accompagné par le maître Paul Vidal.

L'Association des Infirmités visiteuses de France organise, sous la présidence d'honneur de la marquise de Ganay et de M. Sabot, maire du douzième, au profit du groupe de cet arrondissement, une matinée de bienfaisance au cours de laquelle M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, prononcera une allocution.

Cette matinée, qui comporte un programme choisi, aura lieu le 5 avril, à la salle Gaveau.

LUNDI 27 MARS

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — Relâche.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — Relâche.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Cog en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; *le Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, sam., dim. (jeudi et dim., mat.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, *le Fils surnaturel*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 45, *Coralie et Cie* (dernière).

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Une rage d'amour*, *le Masque*, *la Lanterne* (matinées mer. et dim.).

Gymnase. — Relâche.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — *Alsace* (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*: « J'm'en f... ».

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Tréport-Lyrique. — Relâche.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et 8 h. 20, *les Vampires*; *les yeux qui fascinent*; *Kara-Bouroum*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Paillasse* (exclusivité); *les Mystères*; *les Deux Etain*; *Rigadin*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Paillasse*; *les Mystères* (7^e épisode); *les Deux Etain*; *Rigadin*, *méfie-toi des femmes*. (T. Nord 26-44).

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, à 8 h. 30, 27, rue Saint-Guillaume, M^{re} André Llesse, de l'Institut, fera une conférence sur : *Les finances et la guerre*.

LA MUSIQUE

Cette fois encore, c'est la musique française qui fait les frais du dernier concert Colonne-Lamoureux. Puissent ces bonnes dispositions de temps de guerre se continuer... après la paix ! M. Henri Lütz ouvrait la marche avec un morceau symphonique intitulé : *Introduction, Thème et Variations*. Bonté, Haine, Calme, Héroïsme, Solitude, Rêve, Gloire, tels sont les sentiments que l'auteur a voulu exprimer dans ces variations; nous n'approfondirons pas ce qu'il y a de factice dans cet ambitieux essai de psychologie musicale, mais il nous faut reconnaître les qualités de probité et d'orchestration riche et sonore de M. Henri Lütz. Mlle Germaine Lubin chanta d'une voix admirable l'émouvante mélodie de M. Pierre de Bréville : *Héros, je vous salue...*, dédiée à la mémoire du caporal français assassiné par un officier allemand à Jonchery, avant la déclaration de guerre, le 2 août 1914. Le talent de M. de Bréville est surtout raffiné, distingué, précieux même quelquefois; mais, dans cette dernière œuvre, l'auteur délicat et subtil d'*Eros vainqueur* a su trouver les accents les plus émus et les plus profonds. La personnalité franche, robuste et un peu âpre de M. Francis Casadesus fit merveille dans *Deux Chansons*, fort bien interprétées par M. Nivette. La *Chanson du Soldat perdu* surtout, sur un beau poème de M. Saint-Georges de Bouhélier, obtint le plus grand succès.

Dans le *Palais hanté*, l'étude symphonique que M. Florent Schmitt écrivit d'après le poème d'Edgar Allan Poe, l'auteur ne cherche pas à donner une traduction littérale du texte, mais à synthétiser la pensée du poète. Nous retrouvons dans cette œuvre la nature ardente et généreuse de l'auteur du génial *quintette*. M. Florent Schmitt possède la force et le mouvement, l'expression profonde de la pensée, un art remarquable du développement, ce qui ne l'empêche pas de se livrer aux recherches harmoniques les plus subtiles.

La *Symphonie en ré mineur* de César Franck, où la profondeur du sentiment s'unit à la perfection absolue de la technique dominait tout ce programme par son élévation expressive, par cette suavité incomparable, par ce côté « Fra Angelico » qu'on ne peut constater que chez Franck. Mais si l'on fait abstraction de tout ce qui est purement invention, on retrouve dans cette œuvre le témoignage indéniable de la tradition beethovenienne, point d'appui indispensable de toute symphonie viable, quelle que soit la nouveauté des formes employées.

Gabriel Grovlez.

Conseil des ministres

Le Conseil des ministres, réuni hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Italie a conféré le grand cordon de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare au général Haigh.

— On annonce de Bucarest que S. M. la reine Marie, légèrement souffrante depuis plus d'un mois, est actuellement remise et en parfaite santé.

INFORMATIONS

— Le comte Georges de Castries, capitaine au 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, disparu depuis le 27 février dernier, est interné au camp de Gütersloh (Westphalie).

BIENFAISANCE

— Le lundi 15 mai aura lieu la réouverture du Bazar de la Charité, dont les présidentes seront : Princesse d'Hénin; duchesse d'Uzès, née Mortemart; comtesse Albert de Mun; comtesse Brunel; comtesse de Chabannes La Palice; Mme Magimel; Mme de Lagarriga; marquise de Montaigu; Mme L. Masson; Mlle Roland-Gosselin; comtesse Duffour de Raymond; Mme Klobb; Mme Jules Reboul; marquise de Partz; Mme Adrien Paul; Mme Henry Wiener; comtesse de Waresquiel, etc.

Toutes demandes de comptes doivent être adressées le plus tôt possible au comte Brunel, président-fondateur, au siège social du Bazar de la Charité, 55, rue de Lille, Paris-VIII^e.

Les ventes du Bazar de la Charité auront lieu à partir du 15 mai dans un local du faubourg Saint-Germain.

MARIAGES

— En l'église de Saint-Honoré d'Eylau a été béni, dans l'intimité, le mariage de M. Robert Landais, maréchal des logis à l'état-major du 3^e corps d'armée, fils de M. et Mme Emile Landais et petit-fils du baron et de la baronne des Chapelles, avec Mlle Camille Caplain, fille de M. et Mme Pierre Caplain.

— On annonce le prochain mariage de Mlle Charlotte de Toulmon, fille de M. et Mme de Toulmon, née d'Aubigny d'Assy, avec le baron Bernard d'Anglejan, de la S. V. T. aux armées, fils du commandant et de la baronne d'Anglejan, née de La Serve.

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Marie-Louise Quatrelles-L'Epine, fille du directeur de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, avec M. Christian de La Fargue, maréchal des logis aviateur, fils du lieutenant-colonel de La Fargue, baron du Laur, décédé.

NAISSANCES

— La comtesse Bernard de Kergorlay, née de Cures, est mère d'une fille, appelée Eliane.

— Mme Félix Guillemin, née Borne, dont le mari est au front, a donné le jour à un fils : André.

— Mme Jean de Montgolfier, femme du lieutenant de hussards, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Charles.

— La baronne F. d'Asstier de La Vigerie, née Salignac-Fénelon, a donné le jour à une fille, Marie-Joséphine.

— Mme Joseph Brunel, née de Neymet, femme du lieutenant au 4^e d'infanterie, a mis au monde, à Nîmes, un fils qui a reçu le prénom d'Augustin.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. A. Liébaut, ingénieur des Arts et Manufactures, trésorier perpétuel de l'Académie d'Agriculture;

De la baronne Mercier de Lostende, veuve de l'ancien ambassadeur à Madrid, mère du baron Mercier de Lostende, capitaine de vaisseau, et du baron Robert Mercier de Lostende;

De M. Alphonse-Georges Hamonno, décédé des suites de maladies contractées au front;

De Mme Jules Bouet, née Leneveu, mère du dessinateur bien connu, décédée à Caen à cinquante-sept ans;

De général Luigi Zanchi, décédé à Parme, décoré de la médaille d'argent pour valeur militaire;

De M. Albert Blum, avocat à la cour d'appel de Nancy;

De Mlle Edmée Rougevin-Baville, décédée âgée de vingt ans à Versailles;

De M. Gustave Boucautier, ancien président du tribunal de Coutances et bâtonnier du barreau d'Avranches, décédé à soixante-dix-huit ans;

De R. P. de Sesmaisons S. J.;

De M. Léon Gaby, chef de bataillon, membre de la chambre de commerce de Mont-de-Marsan;

De M. Saint-Laurens, président du conseil d'arrondissement de Tarbes, ancien officier, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Artagnan, près Tarbes;

De M. de Vauxmoret, décédé subitement à Paris; il avait épousé Mlle de Keroüartz;

De Mme Jacques-Emile Becker, mère du chef de bataillon d'infanterie Rodolphe Becker, décédée à Strasbourg, à quatre-vingt-cinq ans;

De lord Scarsdale, décédé à Londres, père de lord Curzon qui est lui-même gravement malade;

De Mme Le Lubez, mère de M. Robert Le Lubez et grand-mère de M. et de Mme Roger Aubry, décédée à quatre-vingt-dix ans;

De la marquise d'Hauterville, née de Courtigis, décédée à l'âge de quatre-vingt-un ans, veuve du général marquis d'Hauterville;

De M. Roger Raulin, décédé âgé de vingt-deux ans;

De Mme René Trézet de Borgia, née Million, femme de l'homme de lettres aux armées.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 27 MARS 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE IV

Vive la France!

Cependant, le père lui donnait parfois en français quelques nouvelles; elles étaient toutes à la gloire des armées du kaiser.

Des Français, il ne parlait jamais, et Lison essayait vainement de déchiffrer dans les journaux allemands qui traînaient sur les meubles des noms quelconques de villes ou de fleuves qui lui révéleraient dans quels endroits des combats pouvaient avoir lieu.

Mais elle n'arrivait pas à lire l'impression gothique de la *Gazette de Francfort*, et s'en désespérait.

Un soir, à table, le père Mandel lui dit :

— Lise, vous ne demandez jamais des nouvelles

de Karl; pourtant il nous a écrit deux fois, depuis la guerre.

— Ah! fit Lison indifférente.

— Il est en Belgique, continua le père, il se bat devant les forts de Liège. Voici même pour vous une lettre de lui.

Et il tendit à la jeune fille une enveloppe jaunâtre portant son adresse.

Elle la prit machinalement et lut, étonnée :

FRAULEIN LISA
« Mandel und sohn »

FRANKFURT-AM-MEIN
Kaiserstr. 83.

Ces lignes l'impressionnèrent. Elle n'était déjà plus Française, puisqu'on lui écrivait avec une adresse allemande, en germanisant son nom.

Elle n'était plus Lison la Parisienne, ni Mlle Lise, mais fraulein Lisa, en attendant d'être Frau Karl Mandel.

Elle hésitait à ouvrir l'enveloppe.

— Vous pouvez lire devant nous, dit Mandel père. S'il y a une nouvelle intéressante, vous nous la direz.

Il lui fallut s'exécuter. Elle aurait voulu que cette lettre aussi fût écrite en allemand pour ne pas la déchiffrer elle-même.

Mais elle était en français, et elle lut :

« Ma chère Lise,

« J'ai beaucoup tardé à vous donner de mes nouvelles, mais c'est la faute des fatigues et de l'occupation de la guerre.

« J'ai combattu pour la première fois à Visé contre les francs-tireurs belges, car je suis en Belgique. Vous le voyez, nous ne nous battons pas avec les Français encore, mais il nous faut punir l'Angleterre, et ce sont les Belges qui nous empêchent de passer.

« Je suis maintenant devant la forteresse de Liège et j'écoute, en vous écrivant, le tonnerre des gros canons contre les forts.

« Ma santé est bonne. J'ai pris, à Visé, une jolie bague qu'avait une jeune fille que mon peloton a dû fusiller contre un mur parce que, paraît-il, elle avait tiré d'une fenêtre sur nos soldats.

« C'est mon feldwebel qui commandait l'exécution et qui a eu cette bague pour lui. Mais je la lui ai achetée vingt mark. Ce sera notre bague de fiançailles.

« Je pense pouvoir vous l'envoyer bientôt par une voie sûre.

« Ecrivez-moi toutes vos tendresses. La guerre sera courte et je reviendrai bientôt pour que vous embrassiez un vainqueur.

« Votre fiancé

« KARL. »

Lison, après avoir lu cette lettre, se dressa soudain, un flot de sang au visage.

Repoussant sa chaise, elle froissa le papier dans ses mains, puis, emportée par son horreur et son dégoût, elle le jeta comme un soufflet à la figure de Frau Mandel, qui souriait béatement.

A la façon de Mithridate

« On s'habitue à tout », dit la Sagesse des nations, encore une fois bien inspirée.

L'être vivant s'habitue à tout, même au poison. La preuve en est dans l'accoutumance, si facilement acquise, au tabac, par exemple, et à l'alcool. Ce sont pourtant là des poisons, puisque le premier essai, et aussi les excès qu'on en fait, se soldent généralement par une indisposition combinée. Il en est de même, au demeurant, pour l'opium, l'arsenic, voire pour les champignons vénéneux, dont certaines peuplades caucasiennes se régalaient impunément...

Tant et si bien qu'on a dû cataloguer cette immunité, *sui generis*; on lui a donné le nom de « mithridatisme », en souvenir de Mithridate, roi de Pont, qui, soupçonnant ses courtisans de vouloir lui faire passer le goût du pain en lui servant du « mauvais café » n'avait trouvé rien de plus simple que de s'entraîner progressivement à digérer sans risque n'importe quoi.

Or, le « mithridatisme » n'est le monopole ni de l'homme, ni des animaux supérieurs. Les inférieurs, petits en bénéficient également, qu'ils relèvent du règne animal ou du règne végétal, les microphytes comme les microzoaires. Et voilà pourquoi certains microbes réussissent à vivre et à prospérer, tels des poissons dans l'eau, dans un milieu saturé des substances antiseptiques les plus... microbiocides. Ils s'y sont habitués !

C'est ce qu'on appelle la chimio-résistance. Nul exemple, à cet égard, n'est aussi suggestif que celui du tréponème pâle, dont on connaît l'effroyable vitalité. Pour exercer sur ce terrible parasite une action réelle, quoique bien incertaine encore, et bien inconstante, il n'est guère que le mercure et certains composés arsenicaux. Mais il arrive qu'il s'adapte à l'arsenic ou au mercure, de sorte qu'il ne reste plus, au compte de ces médicaments héroïques, que des inconvenients dont la gravité ne saurait être dissimulée.

Il n'en est pas moins vrai que, par un juste retour, le tréponème ainsi « mithridatisé » à la faveur de l'accoutumance contre l'un ou l'autre de ces spécifiques, est devenu *ipso facto* d'une sensibilité extrême aux moindres doses de certaines autres substances chimiques. Ainsi s'explique sans doute l'efficacité si remarquable du traitement arsenical sur les malades déjà saturés de mercure et du traitement mercuriel sur ceux qui ont commencé par la médication arsenicale.

Le professeur Charles Richet dirait qu'il y a là une modalité de l'anaphylaxie.

C'est en tablant sur ces faits si curieux que l'éminent chimiste à qui nous devons l'Urodonal, j'ai nommé J.-L. Chatelain, est parvenu, à la suite de longues recherches expérimentales et cliniques, à composer un nouveau médicament, la *Vamianine*, dont il est permis de dire « qu'il comble une lacune et fournit au médecin une arme supérieurement active et sans danger contre les affections trop souvent soignées d'une façon insuffisante ». Telle est la conclusion formelle du docteur Faivre, professeur de clinique à l'Université de Poitiers (*Gazette Médicale de Paris*, 23 février 1916).

La *Vamianine* est un sel double d'or et d'argent, avec une très faible proportion d'iode et de carbonate mercuriel de calcium auquel on ajoute les principes actifs, judicieusement sélectionnés, du gaiac, de la saule-pareille et de *corydalis formosa*, toutes plantes dont les propres vertus antitoxiques et désinfectantes s'accompagnent du singulier pouvoir de découpler l'action spécifique, non seulement des métaux-précieux, mais du mercure lui-même.

Lorsque j'aurai ajouté que la *Vamianine* n'est pas toxique, qu'elle donne couramment, de l'avis des spécialistes les mieux qualifiés, des résultats surprenants, qu'elle n'agit pas moins utilement enfin contre certaines dermatoses rebelles (eczéma, psoriasis, etc.) que contre l'avarie, j'aurai dit tout ce qu'il était nécessaire, pour le quart d'heure, de savoir. Mais nous aurons à revenir plus d'une fois sur une question qui est, hélas ! de tous les temps comme de tous les pays...

Cet exposé sommaire n'a d'autre but que de prendre position.

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve la *Vamianine* dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 10 fr.; étrang., 11 fr.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire Urologique pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.).

La puissance efficace et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

Demandez à nos épositaires ou dans nos bureaux

NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE

pour conserver notre feuillet illustré

La Compagnie fantôme

0 fr. 40 ; par poste : 0 fr. 45.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, aux mêmes conditions, les couvertures des derniers romans parus :

LES NAUFRAGES DE LA DORA

: : SOUS LA RAFALE : :

: : L'ENFANT DE LA GUERRE : :

: : LE SOL RECONQUIS : :

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie des Wagons-Lits, vient de mettre en marche un nouveau service de wagons-lits entre Paris et Lyon, qui constituera un accroissement de confort appréciable pour les voyageurs se rendant à la Foire de Lyon.

Le départ de Paris P.-L.-M. a lieu à 21 h. 03 et l'arrivée à Lyon le lendemain à 6 h. 30.

Au retour, départ de Lyon à 22 heures, pour arriver à Paris, le lendemain à 7 heures.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées. — De toutes les saisons, le printemps est peut-être celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus d'attraits.

Dans cette région privilégiée, la température est douce et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.

Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cherchent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se rendre dans la région précitée, de bons express de jour et de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 heures ou 21 h. 50, on arrive en neuf heures à Bordeaux, en treize heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau. Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

BALLONS football cuir 9 FR. 95 SOULIERS cyclistes cuir
GANTS boxe belle peau 95 SWEATER belle laine
ELIMS PIERRE 10, Fg Montmartre (cour de l'Auto),
162, avenue Malakoff (Porte-Maillot),
Paris. Cat. sports et militaires éco. Meilleur marché du monde.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies

ETRANGERES

BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

VARICES

immédiatement et radicalement soulagées par le port rationnel des Bas élastiques de V.-A. CLAVERIE, Fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la façon de prendre les mesures et tous renseignements désirés.

SAVON blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr.;
caisse 120 k. 118 fr., franco toutes
gares c. rembours. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.

POUR VOUS PRÉSERVER
comme

POUR VOUS GUÉRIR

des Rhumes, Maux de Gorge,
Laryngites, Bronchites,
Grippe,
Influenza, Asthme, etc.

Faites

un usage habituel
des

PASTILLES
VALDA

A la maison, au collège, au bureau,
à l'atelier, partout,

ayez toujours sous la main

Une BOITE de

PASTILLES VALDA

Procurez-vous-en de suite, mûrs
refuses impitoyable...ent les pastilles
qui vous seraient proposées au détail
pour quelques sous : ce sont toujours
des imitations.

Vous ne serez certains d'avoir

Les VÉRITABLES
PASTILLES VALDA

que si vous les achetez

en BOITES de 1.25

portant le nom

VALDA

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Puis elle se tourna vers Mandel père :

— Votre fils est un assassin ! fit-elle avec violence.

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre avec dans la gorge, d'atroces sanglots qui l'étouffaient.

Restés seuls, les époux Mandel se regardèrent stupéfaits. Le père ramassa la lettre froissée et la lut, à son tour, posément.

Puis il la traduisit à sa femme.

Et en manière de conclusion, parlant de Lison, il ajouta :

— C'est une Française, nous n'en ferons jamais une bonne Allemande !

— Notre fils est un héros ! conclut la mère.

Et elle reprit, sur la table, du veau à la gelée de groseille pour soutenir son émotion.

Pourtant Lison, une fois seule dans sa chambre, avait été à sa table de toilette pour rafraîchir d'eau fraîche son front brûlant.

Puis elle ouvrit la fenêtre pour respirer un peu d'air.

Il était sept heures à peine et il faisait encore grand jour dans la rue.

Elle prit un tabouret pour s'asseoir au bord du petit balcon sur lequel donnait son chez elle, et contempla, pour distraire ses pensées, le spectacle de la rue et de la place devant la gare, où elle voyait de loin des gamins courir et la foule s'amasser.

Qu'y avait-il encore dans ce Francfort maudit, où elle ne circulait plus depuis qu'elle était, en quelque sorte, prisonnière ?

Elle se leva pour mieux voir.

Les tramways s'arrêtaient devant la sortie du hall central de la gare, les voitures ne passaient plus, toute la circulation était suspendue, enfin les passants rassemblés poussaient des « Hoch ! » gutturaux, et on commençait à chanter encore « Allemagne au-dessus de tout », le *Deutschland über alles*.

Lison pensa un moment se retirer, mais la curiosité fut plus forte.

Des gendarmes, en casque à pointe, avec leur tunique verte, s'empresaient à rétablir l'ordre.

Et soudain, sur la place, Lison vit, entre une haie de baïonnettes, des capotes bleues et des pantalons rouges qui venaient.

Tout de suite, elle pensa que c'étaient des prisonniers de guerre, des soldats français captifs, et c'était bien cela, en effet.

Lison maintenant les voyait nettement. Il y en avait une vingtaine.

Ils marchaient fiers, sans baisser la tête. Certains portaient le bras en écharpe, d'autres, sans képi, avaient des linges sanglants autour du front.

Et la foule les huait avec fureur. Des femmes essayaient de se faire un passage jusqu'à eux pour les frapper ou leur crier des injures. Des hommes agitaient leurs chapeaux et chantaient, comme ivres de triomphe.

C'était un spectacle triste et répugnant à la fois. Une curée de laches sur des ennemis impuissants et momentanément vaincus.

Alors Lison devint comme folle. Elle rentra dans

Ayuntamiento de Madrid

sa chambre et prit sur la cheminée une énorme botte de roses que Frau Mandel y avait fait mettre avec un portrait de Karl.

Elle déchira d'abord la photographie en morceaux, puis elle prit les fleurs et se pencha au balcon.

Les prisonniers défilaient alors par deux, juste sous sa fenêtre.

Lison, de toutes ses forces, se mit à crier : « Vive la France ! »

Et à profusion sur la tête des captifs, elle lança ses roses, cependant qu'une immense clameur de haine et de colère lui répondait, poussée par la foule en furie.

Les prisonniers maintenant la regardaient en marchant, et agitaient vers elle leurs mains valides.

Lison cria encore une fois : « Vive la France ! » Mais déjà Mandel père surgissait derrière elle, et lui fermait la bouche, en l'entraînant.

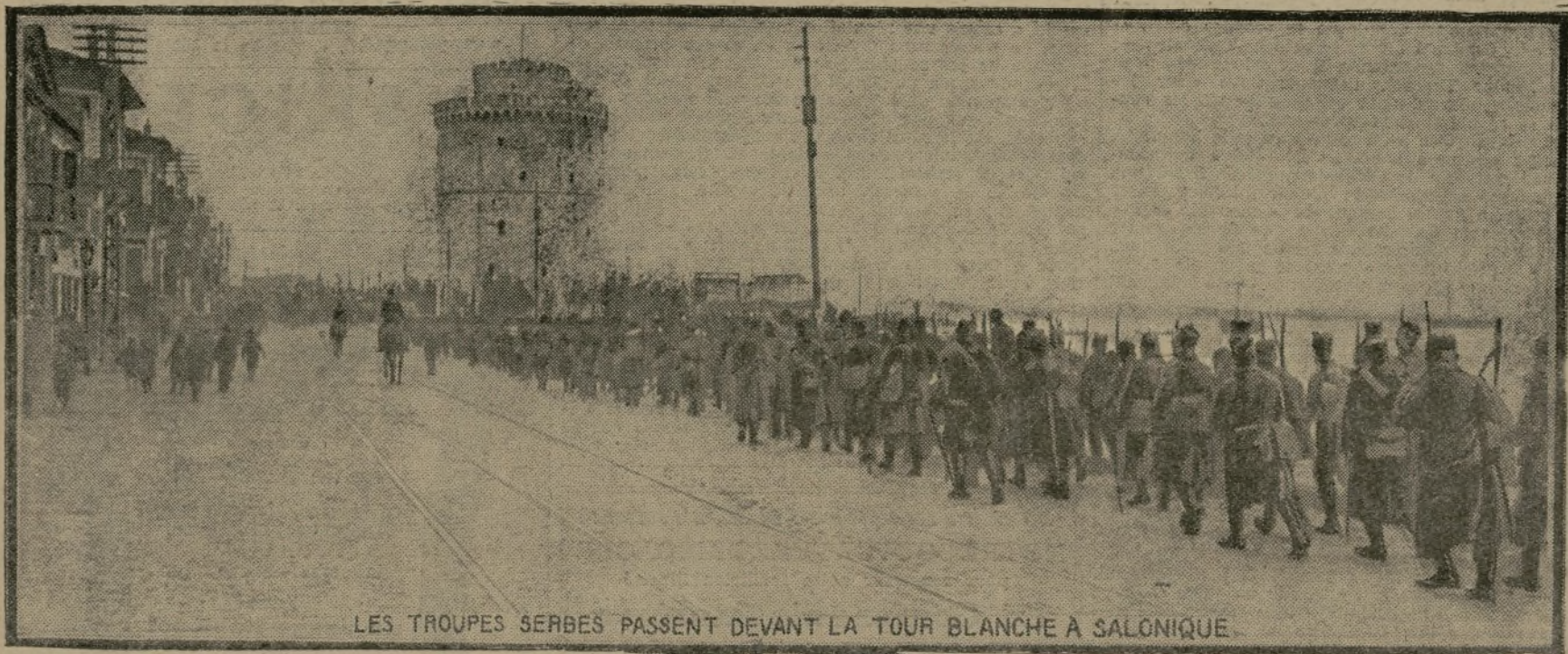
Elle voulut se débattre, mais elle se sentit jetée en arrière d'une bourrade, et vint s'abattre sur le bord de son lit, cependant qu'une volée de pierres, lancées du dehors, brisait les vitres.

Debout devant elle, le père Mandel, congestionné, rugissait :

— Chienne de Française ! Quel scandale ! Chienne de Française, chienne..., chienne !

(A suivre.)

Les premiers débarquements de Serbes à Salonique



LES TROUPES SERBES PASSENT DEVANT LA TOUR BLANCHE A SALONIQUE



SERBES ET FRANÇAIS FRATERNISENT



LE TAMBOUR DU BATAILLON



LE DÉFILÉ SUR LES QUAIS DE SALONIQUE

Le plan de concentration à Corfou de l'armée serbe reconstituée se réalise jour sur jour. Nos frères d'armes sont reçus à bras ouverts par les troupes franco-britanniques. A peine à terre, les troupes du roi Pierre sont dirigées sur des camps où elles ne font qu'une courte station avant de rejoindre leur poste de combat.

Ayuntamiento de Madrid